

Nombre de document(s) : **41**

Date de création : **22 mai 2013**

Créé par : **M. Philippe Bayle, Sud-Ouest**

liste des articles

PLUS LOIN, PLUS FORT, PLUS PROFOND

Sud Ouest - 24 août 1997..... 4

« L'Amiral » au vent portant

Sud Ouest - 17 août 1997..... 6

La nuit où le Béarn a tremblé

Sud Ouest - 10 août 1997..... 8

Le labyrinthe des champs

Sud Ouest - 3 août 1997..... 10

Vingt années pleines de sève

Sud Ouest - 23 juin 1997..... 11

Incendie au Miami

Sud Ouest - 19 juin 1997..... 13

L'ambassadeur du pape

Sud Ouest - 13 juin 1997..... 15

Des intérêts communs

Sud Ouest - 10 juin 1997..... 17

Un avenir de béton

Sud Ouest - 9 juin 1997..... 19

Villas, passions et aquarelles

Sud Ouest - 4 juin 1997..... 21

Onze marins espagnols sauvés au large de Lacanau

Ce document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.

Sud Ouest - 28 mai 1997.....	23
Les reporters font le printemps	
Sud Ouest - 27 mai 1997.....	24
Accompagnateur, formule d'avenir	
Sud Ouest - 26 mai 1997.....	26
Oiseaux des îles en Val de l'Eyre	
Sud Ouest - 23 mai 1997.....	28
« Et si on s'écoutait... »	
Sud Ouest - 17 mai 1997.....	30
Sous le signe de l'Europe	
Sud Ouest - 13 mai 1997.....	32
Les grâces de Marie	
Sud Ouest - 9 mai 1997.....	34
Des Ecritures et des hommes	
Sud Ouest - 3 mai 1997.....	35
L'Europe des cuisiniers	
Sud Ouest - 2 mai 1997.....	37
Des femmes et des hommes de coeur	
Sud Ouest - 30 avril 1997.....	39
Des puces (intelligentes) parmi les pins	
Sud Ouest - 23 avril 1997.....	41
i2S sauve les livres anciens	
Sud Ouest - 27 mars 1997.....	43
Beautés sur papier glacé	
Sud Ouest - 22 mars 1997.....	45
Avec l'avenir sur les épaules	
Sud Ouest - 14 mars 1997.....	47
La colère des femmes	
Sud Ouest - 14 mars 1997.....	49
Sainte-Anne la bienfaitante	
Sud Ouest - 12 mars 1997.....	50
Des boues dans l'eau	
Sud Ouest - 6 mars 1997.....	52
Les skaters se rebiffent	
Sud Ouest - 12 février 1997.....	53
Plus rusé que l'hiver	
Sud Ouest - 4 janvier 1997.....	55
L'homme qui aimait les films	
Sud Ouest - 26 novembre 1996.....	56
Les limites à ne pas franchir	

Ce document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.

Sud Ouest - 24 novembre 1996.....	58
Les fibres de la discorde	
Sud Ouest - 21 novembre 1996.....	60
Des images et des sous	
Sud Ouest - 20 novembre 1996.....	62
Penser à froid les étés chauds	
Sud Ouest - 2 novembre 1996.....	64
Câble ou satellite ?	
Sud Ouest - 6 octobre 1996.....	66
Un témoignage troublant	
Sud Ouest - 29 septembre 1996.....	68
[« Sud-Ouest Dimanche ».]	
Sud Ouest - 22 septembre 1996.....	70
Escadrille de rêve	
Sud Ouest - 8 septembre 1996.....	72
[UNIVERSITÉ D'É TÉ D'HOURTIN (33) La télé numérique en questions Toute la semaine, l'université d'été d'Hourtin se penche sur la cité de demain.]	
Sud Ouest - 25 août 1996.....	73
Carnet d'Armagnac	
Sud Ouest - 18 août 1996.....	76
Des Nuits pleines de soleil	
Sud Ouest - 28 juillet 1996.....	78

Ce document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.

PLUS LOIN, PLUS FORT, PLUS PROFOND

PHILIPPE BAYLE

LA GROTTÉ DE CAUDON, PRÈS DE DOMME, EN DORDOGNE, EST ACCESSIBLE AUX DÉBUTANTS. ELLE OFFRE UN BON RÉSUMÉ DES BEAUTÉS ET DIFFICULTÉS DE LA SPÉLÉOLOGIE. PLONGEON DANS LE VENTRE DE LA TERRE

Il n'y a plus d'heures, plus de soleil qui tourne, traînant les ombres avec lui, plus de collines vertes ou sèches, plus d'insectes bourdonnants. Presque plus de couleurs, à peine quelques odeurs...

N'existent plus que le boyau dans la roche, les bosses enduites de boue, les arêtes au fil à peine esquissées dans les voiles de pénombre. Plus que onze lucioles qui serpentent dans le couloir de calcaire, silhouettes mal assurées, dont une flamme surmonte le casque. Trois filles et huit garçons avancent dans le tuyau entartré d'une machine à laver géante. A leur tête, Laurent. A leur tête, mais aussi dans leur dos, au milieu, en arrière. Laurent qui soulage les épaules du poids d'un sac, soulève les pieds hésitants ou vérifie la solidité d'une sangle...

Les poignées et marches naturelles que forment les concrétions de calcaire et les entailles sur les parois n'ont plus de secret pour ce guide. Un pied s'appuie sur un saillant, l'autre va rebondir sur la paroi en face; le buste se rétracte, gigote et se redéploie pour glisser dans un étroit goulot aux bords brisés.

Penché en avant vers le sol, Laurent galope parmi les marcheurs titubants et les langues de pierre, vole par-dessus les têtes, rebondit entre les côtes épaisses de la baleine minérale. Le corps est un radar, c'est ce qu'il a appris auprès des chauve-souris, ces oiseaux mammifères reniés par le ciel et la terre, damnés de la surface, devenus princes des ténèbres. La caverne a toujours couvé les maudits et les monstres, et ceux qui, saints ou acrobates, viennent jouer dans ses dédales obscurs...

Un cerveau minéral

L'eau, en son temps, fut un étrange architecte quand elle dessina Caudon sous le plateau périgourdin : pas trois pas de faits sans que la hanche doive se désaxer ou l'épaule s'effacer, la poitrine s'affaisser, le ventre se rentrer, le genou se fléchir, la jambe se vriller, le pied se décaler... Quand la masse rocheuse laisse enfin quelques libertés au regard, se révèle, dans le halo des lampes à acétylène, l'absurde construction de ce tunnel 30 mètres sous terre. Seul un cerveau minéral peut être l'auteur de ces assemblages invraisemblables.

Comme ce vieux Lovecraft qui s'y connaissait en monstruosité enfouies ou immergées, on tressaille à imaginer les êtres, d'un autre âge, ou bien d'un autre règne, prévus pour vivre et croître dans ce désordre de pierre.

L'envie de vaincre

Par intermittence, une vague de lassitude s'empare des muscles. L'esprit, jusqu'à présent, s'est dressé en rempart, sentant que sous cette lassitude rampe un début d'étouffement, une asphyxie des sens. Heureusement, lui vient en aide l'envie toujours plus forte de continuer, de vaincre quelques goulots, quelques failles, de progresser vers le fond, au plus loin où la terre nous accorde d'aller, ou de remonter vers la lumière du jour, d'y ramener sa peau mâchée dans la nuit sans début ni fin... Plus loin, plus fort, plus profond : trinité de l'Olympie souterraine.

Autre moteur puissant pour vaincre obstacles et renoncement : le désir de voir si c'est encore plus beau un peu plus en avant, si l'imagination démente et primaire a fait preuve d'un talent égal à sculpter ces formes, tourmentées certes, mais belles de par leur étrangeté. Marron, brun, gris composent l'essentiel de la palette restreinte des décors : on ne va tout de même pas reprocher au ventre de la terre d'arborer les couleurs de la terre !

Il ne fait pas vraiment froid - environ 13 ou 14 degrés - ni humide sous le plafond, dont la hauteur varie de quelques dizaines de centimètres à 4 ou 5 mètres, et que constellent irrégulièrement des stalactites, doigts nacrés de longueurs inégales.

Quelques minutes d'inactivité frigorifient cependant le corps. Des minutes que l'on passe à ouvrir les vêtements de coton ou de toile cirée dans l'espoir un peu vain de redonner de l'espace à la respiration oppressée.

« Faites gaffe ! Maintenant, une cheville cassée, ça devient grave. Ici, on est loin du monde. » Pour le prouver, Laurent nous a fait éteindre nos lumières frontales et rester immobiles dans l'obscurité. Noir total. Silence presque parfait, simplement troublé par les bruits de pression dans les bidons des lampes à acétylène, et des ébauches nerveuses de rires. Un blessé ne recevrait la visite d'un médecin que dans trois ou quatre heures, et mettrait une dizaine d'heures pour ressortir sur une civière glissée dans la grotte par les spéléo-secouristes.

Platon alourdissait de chaînes les habitants de sa caverne métaphore. Pourquoi donc ? Le philosophe n'avait certainement pas traîné sa toge blanche dans l'argile des bas-fonds. Il

n'avait pas goûté au plaisir de se sentir enfermé, des talons au bout du casque, rocher dessus et dessous, et une lucarne aux bords irréguliers comme seul horizon.

Le souffle manque, amplifiant les mouvements du buste. Une inspiration un peu plus appuyée rappelle au corps dans quel corset de titan il s'est engoncé. La sortie semble loin, avec son air qui n'a jamais paru si libre. Alors, pourquoi des chaînes ?

Nous autres, visiteurs de la grotte de Caudon, en vraies gueules marron, en mineurs d'une artère seulement riche de ses pierres invisibles, nous nous satisfaisons de la « combi », du baudrier et du casque pour bouffer la terre et ronger le caillou.

« Cinq heures qu'on est entrés », vient d'affirmer notre guide des entrailles. Si la montre le dit... Maintenant, les sens commencent à vraiment apprécier leur quasi-cécité et les membres goûtent à leurs âpres victoires, dont ils se croyaient

incapables, sur le chaos de calcaire et d'argile.

Ultime reptation

Dans les dernières méandres ou étranglements du tunnel à la géométrie dantesque, les premiers qu'elle affronta au début de sa descente, la colonne se dissout en petits groupes qui jouent de leurs peines presque domptées, grisés de commencer à être de ce monde-ci, de ne plus tout à fait être de l'autre, celui du dehors.

Une ultime reptation par une fissure d'environ 40 centimètres et voilà le soleil, le ciel bleu, leur chaud souffle de vie, que l'on avale volontiers au sortir des 14 degrés des entrailles. Moins de 2 kilomètres ont été parcourus, jusqu'à 40 mètres sous la terre, en sept heures environ. Au pied de la falaise, la Dordogne coule, lumineuse et lisse. Le meilleur des bains pour les gueules marron.

« Progressivement, on apprécie cette quasi-cécité des sens »

Illustration(s) :

Dans les cavités de Caudon, le petit groupe est mû par le désir de voir si c'est encore plus beau un peu plus loin... Si l'imagination démente de ce curieux architecte a fait preuve d'un talent égal à sculpter des formes tourmentées, certes, mais belles de par leur étrangeté

Sur la tête, le spéléo porte un casque et une lampe à acétylène reliée à un précieux bidon

(Photo Thierry David)

(Photo Thierry David)

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19970824-SO-0so108975678 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

« L'Amiral » au vent portant

PHILIPPE BAYLE

OLIVIER DE KERSAUSON Son récit « Tous les océans du monde » est en tête des ventes de livres

Recueilli par

Après avoir battu le record du tour du monde à la voile sans escale (Trophée Jules-Verne), Olivier de Kersauson a le vent en poupe et cartonne en librairie. Dans « Tous les océans du monde », livre-souvenir écrit au retour de son exploit, « l'Amiral » raconte, avec ce mélange de tendresse et de provocation que l'on apprécie ou déteste chez lui, ces soixante et onze jours de creux et de vagues qui l'ont intronisé marin le plus rapide autour du monde. A l'abordage...

« Sud-Ouest Dimanche ». - Pourquoi avoir écrit ce livre ?

Olivier de Kersauson. - Je voulais garder un trésor de guerre de cette opération. Et puis, par respect pour l'éditeur... Vous savez, toute cette aventure de record, c'est d'abord des histoires de fidélité, d'amitié. Si le bouquin marche, ça permettra de combler nos dettes.

Aujourd'hui, par exemple, nous n'avons pas de quoi mettre le bateau à

sec et le faire réviser. Il est un peu malséant de se plaindre, mais c'est pour dire que la voile n'est pas un sport où l'on se « goinfre ».

- Depuis votre arrivée, avez-vous eu beaucoup de contacts avec le public ?

- Pas vraiment. A Brest, les gens que je rencontre appartiennent tous au monde maritime. Ici, tout le monde a un oncle, un frère, un cousin marin. Les gens jugent en connaisseurs. C'est vachement dur d'expliquer au grand public que vous cherchez du vent, comme je le faisais au départ du tour du monde. Il ne peut pas comprendre.

- Que vous inspire ce record, quelques semaines après ?

- Pour nous, ce n'était pas une surprise, mais le fruit logique de notre entraînement. On a un peu oublié que durant notre précédente tentative en 1994, nous avons battu plusieurs records de vitesse sur les mers du Sud, que nous allions plus vite que Blake dans ces mers. Pendant trois-quatre ans, on nous a bien « allumés ». Maintenant, le résultat est fait, et bien fait.

- Quels sont vos projets ?

- Construire un plus grand bateau, un multicoque qui serait mis à l'eau dans deux ans : un 38 mètres, au lieu des 27 mètres de « Sport-Elec ». « Sport-Elec » sert d'ailleurs de maquette pour l'autre : on va y essayer toutes les innovations, comme les voiles dans un nouveau tissu.

- Et pour ces vacances ?

- Mes copains m'ont offert un petit chien, un labrador de 2 mois. Je vais m'en occuper, l'amener en bateau avec moi, l'habituer à la mer. C'est tout ce qui me manquait...

- Pas las de naviguer ?

- Au contraire, plus je navigue, plus j'aime ça.

« Tous les océans du monde, 71 j 14 h 22 min 8 s », par Olivier de Kersauson (le Cherche Midi Editeur, 184 pages, 98 francs).

« Vous savez, cette aventure, c'est une histoire d'amitié. Si le bouquin marche, ça paiera les dettes »

Illustration(s) :

De Kersauson : un mélange de tendresse et de provocation qui ne laisse pas indifférent

(Photo Kipa)

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19970817-SO-0so108974139 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

La nuit où le Béarn a tremblé

PHILIPPE BAYLE

ARETTE (64) Trente ans après, le village béarnais se souvient du séisme qui, le 13 août 1967, le détruisit, faisant 1 mort, 11 blessés, 1 100 sans-abri dans toute la région

en grande partie

En 1967, été comme hiver, Arette attire déjà beaucoup de vacanciers venant gonfler sa population de presque 1 200 âmes. Un événement va soudain porter le Pays du Barétous à une renommée que ses attraits touristiques ne lui auraient pas si vite procurée. En une soirée, celle du 13 août, Arette va passer au premier plan de l'actualité internationale : en une soirée et deux tremblements de la terre, survenus ce dimanche-là à 23 h 06 et 23 h 15.

Le petit village paie très cher cette soudaine célébrité : plus de 80 % de ses constructions partiellement ou entièrement détruites, 600 habitants sans toit, une dizaine de blessés. On compte un seul décès, celui d'une veuve de plus de 80 ans dont le cœur a flanché pendant le séisme. Les villages voisins ont également subi l'onde destructrice : Montory dénombre quatre blessés et 400 sans-logis, Lanne une centaine de sans-abris. Aramits, Larrau, Sainte-Engrâce sont, eux-aussi, atteints par le plus important séisme du siècle en France métropolitaine, d'une magnitude de 5,7 sur l'échelle de Richter (qui va jusqu'à 9).

« Heureusement qu'il y a eu une première secousse, qui a fait sortir les gens de leurs maisons, avant la deuxième, plus forte. » Jean-Marie Lonné-Peyret, aujourd'hui âgé de 82 ans, était maire de la petite cité béarnaise en 1967, poste qu'il occupa de 1951 à 1989. « Je ne souhaite à aucun maire de vivre des périodes comme celle-là. Rien n'était prévu en France pour les victimes des séismes. En moins de trois semaines, grâce aussi à l'action de notre député d'alors, un décret a débloqué des aides. » Le 15 août, le gouvernement envoie sur les lieux un jeune secrétaire d'Etat à l'emploi, en vacances sur la Côte Basque d'où ce méconnu - un certain Jacques Chirac - est venu en hélicoptère.

Village de tentes, puis de préfabriqués, efforts soutenus par une immense chaîne de solidarité, et enfin reconstruction progressive « en dur » : Jean-Marie Lonné-Peyret suit, pendant sept ans, une à une, les étapes de la résurrection de son village. « Un responsable de l'administration proposait de nous reloger vers Oloron. J'ai dit non, nous resterons sur place, et j'avais toute la population derrière moi. » Cette obstination permettra aussi au collège intercommunal d'Arette d'accueillir, comme si de rien n'était, ses élèves à la rentrée suivante.

L'ancien maire a réuni plus de 200 photos et documents retraçant le

calvaire et la renaissance d'Arette, exposition qu'il présente à partir du 13 août prochain, jour du trentième anniversaire de la catastrophe (Voir encadré).

Enseveli une demi-heure

« Le tremblement de terre, je le porte encore dans ma chair. » Joseph Arrègle a succédé en 1989 à Jean-Marie Lonné-Peyret à la mairie arettoise. Il avait 22 ans au moment du séisme : « Ce dont je me souviens, c'est que je me demande si je suis en train de rêver ou non. » Ce 13 août 1967, il est resté une demi-heure enseveli sous la maison familiale, ce qui lui vaudra un mois d'hôpital, et des douleurs au dos encore vivaces aujourd'hui. « Quand je suis revenu à Arette, les seuls repères qu'il subsistait étaient les poteaux électriques. » Ses parents reconstruiront leur habitation à quelques mètres de son ancien emplacement. Lui, plus tard, bâtira la sienne dans le village natal, preuve d'une confiance renouvelée en la terre béarnaise. Grâce aux stations de sport d'hiver, et malgré l'exode rural, très fort dans ces montagnes, Arette compte, à quelques dizaines près, ses 1 200 habitants de 1967.

« Mais pour nous qui avons connu l'ancien Arette, témoigne Joseph Arrègle, il y aura toujours l'avant-séisme et l'après-séisme. Quand on regarde une maison d'aujourd'hui, on en voit une autre, l'ancienne. Il se

produit une superposition d'images, village auront disparu, quand ne « J'ai dit non, nous resterons sur
d'odeurs, de bruits, de sensations du resteront en vie que ceux qui ont place, et j'avais toute la population
passé sur celles du présent. Arette seulement connu le village derrière moi »
reprendra vraiment une âme quand reconstruit. »
ceux qui se souviennent de l'ancien

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19970810-SO-0so108972581 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Le labyrinthe des champs

PHILIPPE BAYLE

REIGNAC-SUR-INDRE (37) Le plus grand labyrinthe du monde aménagé au beau milieu de la campagne tourangelle

« Pas la peine, ce n'est pas par là... »
Trois fois en quelques minutes que l'on entend cela. Mais on s'obstine : quelques pas de plus, pleins d'espoir, entre les murailles de maïs plus hautes que nous. Mais devant nos yeux tombe encore une fois le rideau de tiges grinçantes et de feuilles comme des langues rapeuses. À notre tour, revenant de ce cul-de-sac, on prévient : « Pas par là... »

L'esprit de la Renaissance

Si la patience est mise à mal dans les méandres végétaux du Labyrinthus, on s'y amuse et on s'émerveille tout autant de la beauté de ces six

labyrinthes tracés sur douze hectares à l'aide de plantes ou de minéraux différents : le plus grand est planté de maïs, a la forme de la planète Saturne, avec son anneau, au centre d'une véritable galaxie dont les planètes sont les autres dédales.

Ceux-ci sont inscrits sur le sol avec du sarrasin, du pavot, qui, une fois fleuri, donne un cercle aux couleurs de mosaïque romaine, avec du gazon, du sable ou des pierres enroulées en une spirale inspirée de l'antique Scandinavie.

L'an dernier, s'étendait dans la plaine tourangelle un seul labyrinthe de maïs de quatre hectares. Les dizaines de milliers de visiteurs et leur enthousiasme ont incité Isabelle de Beaufort et Bernard Ramus à

renouveler l'expérience en plus grand et plus beau : « Nous avons voulu aussi répéter l'esprit de la Renaissance, explique Isabelle de Beaufort, avec des animations dans le labyrinthe, un côté ludique plus recherché. »

D'où l'apparition de personnages aussi étonnants qu'un bûcheron en fer blanc, un lion poltron, une reine des Souris, une sorcière, un épouvantail, surgissant parfois comme des diables des rangs de maïs, et livrant des indices pour rejoindre le Magicien d'Oz, ou des messages à lui porter.

Quand enfin on sort de ce dédale naturel, le plus grand du monde, l'autoroute paraît suspecte, avec ses longues lignes droites...

Illustration(s) :

Le Labyrinthus : six labyrinthes de types différents copiés sur le dessin d'une galaxie, reliés entre eux par un... véritable dédale

(Photo Frédéric Chales)

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19970803-SO-0so108970603 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Vingt années pleines de sève

PHILIPPE BAYLE

PÉPINIÈRES DERLY

Il y a vingt ans, Jacques Derly plantait à Blagon le premier arbre d'une pépinière de 180 ha.

Dix ans après, il ouvrait une jardinerie. Un double anniversaire riche en senteurs

S'il est de tradition d'offrir des fleurs pour un anniversaire, les horticulteurs de chez Derly sont mieux placés que quiconque pour cela. Non pas qu'ils aient une si grande idée d'eux-mêmes pour s'en lancer - des fleurs - mais ils en produisent, avec tant d'autres plantes, sur 180 ha à Blagon. Et c'est un double anniversaire qu'ils célèbrent ces jours-ci : les vingt ans de l'installation de la pépinière parmi les pins de Lanton, et les dix ans de l'ouverture de la jardinerie adjacente, plus portée vers le grand public.

« Lors d'un de mes voyages aux Etats-Unis, au début des années 70, j'ai constaté une modification de l'implantation des pépinières, explique Jacques Derly, ingénieur en horticulture normand. Celles-ci privilégiaient le biotope plutôt que la proximité des centres de consommation. » Les Américains, réputés pragmatiques, préféraient donc faire pousser leurs plantes dans le meilleur environnement naturel possible, quitte à s'éloigner des villes, des lieux où elles sont vendues en très grande part. Jacques Derly, à la tête

d'une pépinière dans sa Normandie natale depuis 1956, décide d'adhérer à ce principe, et part en quête du site le plus approprié pour ses protégées à feuilles ou épinées.

CROISSANCE SUPÉRIEURE

Après avoir étudié les conditions naturelles de régions aussi riches que la vallée du Rhône, la Camargue ou la Vendée, il en vient à la conclusion que l'Aquitaine présente le meilleur biotope (climat et sol) pour s'installer. En 1977, il achète 180 ha d'un seul tenant à Blagon, au bord de la D 5, et lance les plantations. Ce sera la première pépinière parmi les pins de la région.

« Nous spéculions sur une croissance des plantes supérieure de 20 % à ce qu'elle est dans notre pépinière à 70 km de Paris. Ce qui compensait les 10 % supplémentaires de frais de transports vers la capitale. Cela valait donc le coup. Et nos prévisions ont été dépassées : la croissance des plantes s'est avérée être supérieure de 30 %. »

Par contre, des frais imprévus apparaissent : « Là où les bonnes plantes poussent bien, les mauvaises poussent bien aussi : nous avons lutté pendant dix ans contre les mauvaises herbes. »

Au fil des saisons, 10 % des trois millions d'arbres produits à Blagon sont écoulés en Aquitaine, le reste l'étant partout en France et en Europe.

Aujourd'hui, après deux décennies d'existence, la pépinière de Lanton est devenue la troisième de France, générant vingt-deux millions de francs de chiffre d'affaires annuel, et employant une soixantaine de personnes qui y cultivent essentiellement arbres et arbustes d'ornement. Mais la pépinière s'adresse aux professionnels, et les gens sont de plus en plus nombreux à venir demander si c'est possible d'acheter une plante. D'où, l'idée, en 1987, de créer un point de vente à l'intention du public.

RESTER « VÉGÉTAL »

1 000 m² couverts, 5 000 m² en extérieur, 7 millions de chiffre d'affaires, dont 60 % dans les trois seuls mois de printemps, cette jardinerie ne mérite évidemment pas d'être résumée à ces seuls chiffres. Lauriers roses, palmiers, cyprès de Leyland ou de Provence, hibiscus, oliviers, plantes potagères et autres se côtoient à l'entrée de la pépinière, sous le doigté de cinq personnes dont le responsable Michel Landreau, qui a suivi pendant dix ans l'évolution des pratiques des particuliers : « Maintenant, les clients veulent des plantes "utiles" : des arbres qui font beaucoup d'ombre tout de suite, comme le mûrier à feuilles de platane, le pin parasol, ou des plantes qui "rapportent", comme le fraisier. »

La jardinerie mise beaucoup sur l'aspect « conseil » - même la



caissière a été formée pour informer les clients - et a développé un rayon où se trouvent graines, outillage et autres aspects touchant le jardinage. « Mais nous voulons rester "végétal", soutient Michel Landreau. Les gens viennent chez nous d'abord pour trouver des plantes, et des bons conseils ».

De la maisonnette au coeur de la pépinière où il passe une semaine sur deux, Jacques Derly voit l'avenir avec confiance : « L'évolution de notre société, avec des retraites plus actives et plus de loisirs est un facteur favorable pour la consommation de produits de jardin. » Quant au choix du sable de Blagon fait il y a vingt

ans : « Chaque jour, je suis conforté dans mon choix. Bon nombre de pépiniéristes anglais ou allemands quand ils viennent, manifestent leur étonnement devant l'environnement aussi propice. Ils m'affirment qu'en Europe, s'il est un lieu idéal pour une pépinière, c'est ici. »

Illustration(s) :

Jacques Derly, au-milieu des 180 ha qu'il a plantés à Blagon, « le meilleur biotope d'Europe »

(Photo Ph. Bayle)

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news:19970623-SO-0so106976330 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Incendie au Miami

PHILIPPE BAYLE

ANDERNOS

Un incendie a dévasté hier après-midi, la salle de danse du Miami, le casino d'Andernos, ne faisant aucune victime. La salle de jeu, épargnée, a rouvert

dans la soirée

Aux alentours de 18 heures, les joueurs se pressent nombreux autour des soixante-quinze machines du casino le Miami, à Andernos, quand une alarme-incendie retentit. La fumée qui commence à planer dans tout l'établissement ne laisse aucun doute sur l'origine du feu : celui-ci a pris dans la salle de danse, alors fermée, attenante à la salle de jeu, au rez-de-chaussée de l'établissement.

Les pompiers sont immédiatement alertés. Une partie du personnel en service à ce moment-là, une dizaine de personnes, commence à lutter contre les flammes avec des lances à incendie, puisant même de l'eau dans la piscine avec des seaux. « On pouvait à peine rentrer dans le club tellement la fumée était épaisse », témoigne Karine Vassal, membre de la direction et ancienne épouse du directeur. « Même quand les pompiers sont arrivés, un quart d'heure après, ils ont eu du mal à distinguer le foyer de l'incendie. »

« LES JOUEURS ACCROCHÉS AUX MACHINES »

D'autres employés du Miami entreprennent d'évacuer les joueurs de leurs machines. Folie du jeu, inconscience ? Malgré la fumée qui monte et s'épaissit dans la salle de jeu et le hall du casino, la plupart des joueurs quittent avec difficulté les « bandits manchots », certains réclamant leurs gains, parfois même à la caisse, avant de quitter les lieux. « C'est incroyable, raconte Karine Vassal, ils s'accrochaient aux machines, s'inquiétaient pour leurs crédits. Nous avons dû promettre à certains que ces crédits étaient enregistrés sur support numérique et qu'ils pourraient les récupérer demain. » L'un d'eux, aux dires d'un témoin, est sorti du casino enfumé en emportant son verre plein de pièces. L'extinction de l'électricité générale de l'établissement, mesure de sécurité évidente, met fin à toute les parties.

Le combat contre les flammes des pompiers d'Andernos, épaulés par ceux d'Arès et d'Arcachon, dure une bonne heure. Au bout du compte, le mobilier et le décor de la salle de danse, composés de mousses et de matières plastiques -causes de l'épaisse fumée - sont détruits, et le faux-plafond écroulé. Les cloisons ont

empêché la propagation des flammes, même si la fumée a quelque peu noirci les bureaux à l'étage, au-dessus du club. Cette salle de danse avait été refaite à neuf il y a deux ans, alors que le Miami, lui, a été construit en 1988.

Même si, comme toute son équipe, il s'avoue soulagé de ce qu'il n'y ait aucune victime, pas même une asphyxie, le directeur, Alain Vassal, absent au moment de l'incendie, regarde avec dépit la salle dévastée : « Vous savez, nous sommes comme le cirque, dit-il, le spectacle doit continuer »... Une fois le hall nettoyé et les machines rebranchées, le casino a effectivement rouvert ses portes aux joueurs vers 21 h 30. Et comme l'avait promis Karine Vassal, ceux lésés par l'incendie ont pu récupérer leurs gains. Le club restera par contre fermé le week-end prochain et les responsables du Miami espèrent cependant pouvoir y accueillir les danseurs pour l'été. L'incendie pourrait être dû à un court-circuit : les gendarmes d'Andernos, en charge de l'enquête, auront à le définir.

Illustration(s) :

Les pompiers d'Andernos, épaulés par ceux d'Arès et d'Arcachon, ont lutté plus d'une heure contre les flammes

(Photo Ph. Bayle)

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19970619-SO-0so106975201 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

L'ambassadeur du pape

PHILIPPE BAYLE

RENCONTRE

Le presbytère du Moulleau accueille ces jours-ci un hôte de marque : Mgr Bacqué, nonce apostolique,

c'est-à-dire ambassadeur du pape, à Saint-Domingue. Rencontre inattendue

Avouons-le : on n'a pas l'habitude de passer quelques dizaines de minutes assis face-à-face avec un haut dignitaire de l'Eglise. De ce genre de personnages, nous, quidam moyen, possédons quelques images pleines de solennité captées lors des rares cérémonies que l'un d'eux honore de sa présence, au détour des calendriers liturgiques. Et inutile de préciser l'idée que s'en font les moins bien intentionnés sur l'Eglise romaine, forts de leur opinion pas toujours... de bonne foi.

L'Archevêque en vacances cette semaine au presbytère du Moulleau, dans les agréables murs du non moins agréable Père Négré, dérouterait beaucoup, du mieux baptisé au plus blasphémateur. D'une taille assez petite, bien droite, des lunettes carrées, il révèle certes au premier abord l'austérité soigneuse des grands serviteurs du Saint Siège. Mais dès les premiers mots, sa parole galope de sujets en sujets, de réflexions géopolitiques en observations amoureuses sur la région, se demandant aussitôt la validité ou l'intérêt de ce qu'elle vient d'énoncer.

D'elle ne coule pas forcément l'humilité que l'on tient à coller à tout homme de religion, et qui les embarrasse souvent comme un habit pour lequel ils se savent pas plus faits que d'autres, mais le scepticisme de l'intellect de haut niveau, de l'âme à la grande expérience, de l'être aux hautes responsabilités. Avec toujours cet élan enthousiaste sans lequel un esprit ne peut rester accéré.

« Le nonce est une espèce de synthèse entre l'homme d'Eglise et l'ambassadeur », explique Mgr François Bacqué, nonce apostolique en République Dominicaine. Autrement dit : ambassadeur du Pape.

CINQ LANGUES PARLÉES

Il est né il y a 60 ans dans une famille d'industriels bordelais. « J'ai préparé Sciences Po à Paris avec l'idée d'entrer à l'ENA ». L'appel de l'Eglise est plus fort. Pour les hautes charges, ce n'est que partie remise. En 1966-67, il passe un an vicaire à l'Eglise Notre-Dame d'Arcachon. Puis, après des études de Droit Canonique, il intègre l'Académie Pontificale Ecclésiastique, « grande école » romaine où le Vatican prépare ses diplomates. De 1969 à 88, le voilà parcourant le monde, d'un poste de secrétaire à un autre de conseiller dans les nonciatures, les ambassades pontificales : Taïwan, Pays-Bas, Chili, Portugal, Danemark sont autant d'escales de celui qui parle couramment cinq langues vivantes et

maîtrise quelques éléments d'un certain nombre d'autres...

Après un temps à la secrétairerie générale, qui est à la fois le ministère des affaires étrangères et le gouvernement du Saint-Siège, il est ordonné Archevêque en 1988 en la Cathédrale St-André de Bordeaux, marche à passer pour porter la charge de nonce. Ainsi, il devient dès lors émissaire diplomatique du Pape au Sri Lanka jusqu'en 94, où il assiste aux premiers rangs à la guerre civile, puis est muté à St Domingue (ou République Dominicaine). Aujourd'hui, Mgr Bacqué est, parmi les quatre nonces français, le plus ancien en âge et en fonction.

« Je passais mes vacances ici quand j'étais jeune, confie l'Archevêque qui a encore sa famille en Gironde. Alors j'ai profité d'une invitation de l'Abbé Négré. » Une petite semaine de repos qui change du climat tropical et des duretés du Tiers-Monde : « J'apprécie de plus en plus la douceur de vivre de notre région. »

SOCIÉTÉ SOPHISTIQUE

Comment voit-il Arcachon depuis les séjours qu'il y fit dans sa jeunesse ? « La ville s'est beaucoup développée : il me semble qu'il y a beaucoup plus de monde, de tous les pays et de tous les milieux. »

Et quid de la France, avec son regard de voyageur ? « Notre société est devenue très sophistiquée, tout y est

prévu, contrôlé. Je sais que c'est pour le bien des gens... » On sent pointer le sentiment que cet Occident est devenu étouffant. « Et pourtant, malgré ces progrès énormes, j'entends à chacun de mes retours les gens dire : "C'est très difficile"... Moi, j'ai l'impression que la France ne va pas si mal. » Et de raconter quelques aspects de la misère vue dans les pays visités, mais sans

noircir le tableau, avec toujours la volonté de laisser place à l'espoir : « Il y a aujourd'hui une inquiétude spirituelle dans le monde : les gens cherchent une raison de vivre. Il me semble, d'après ce que je vois partout, que l'Eglise marche avec son temps. »

Le diplomate-Archevêque avait beaucoup à dire encore, de sa voix

prudente, de son langage nuancé, sur la Gironde, Porto Rico, les curés de l'ère de la communication et leurs téléphones portables... Au moment de la séparation, sur le parvis caressé d'un vent tiède de Notre-Dame des Passes, lui vient un dernier doute : « Vous n'êtes pas trop déçu ? » Mais pas du tout, Monseigneur...

Illustration(s) :

Mgr Bacqué devant l'église du Moulleau : « Arcachon a beaucoup changé. »

(Photo Ph. Bayle)

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19970613-SO-0so106973787 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Des intérêts communs

PHILIPPE BAYLE

DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE

Opérations d'animation économique, actions de développement sont les principaux volets de la convention signée hier par le président de la Chambre de commerce de Bordeaux et le maire d'Arcachon

Ils ont signé. Bertrand de Bentzmann, président de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Bordeaux (CCIB), et Pierre Lataillade, maire d'Arcachon, ont donc paraphé hier matin une convention de développement économique qui marque ce qu'ils ont nommé « une nouvelle étape » dans les relations entre la chambre et la cité (Voir notre édition d'hier).

Devant un parterre d'adjoints, de conseillers municipaux délégués et de membres de la Chambre, Pierre Lataillade a expliqué que cet accord était issu d'une « prise en compte des besoins locaux. Nous allons plus loin dans la détermination commune de l'intérêt commercial, industriel, économique, dans l'aménagement et la conception du développement, entre notre capitale régionale et Arcachon. » Prolongeant cette opinion, Bertrand de Bentzmann a noté que « ce sont non pas seulement des liens touristiques qui nous unissent, mais une communauté d'intérêts ». Le président de la structure bordelaise a ensuite apprécié « la volonté partagée des représentants du commerce et des élus

de la population de travailler ensemble, dans l'intérêt général. »

PARTENARIAT

Nous donnions hier les principaux points concrets de cette convention : permanence, deux fois par mois pour répondre aux besoins d'information, assistance dans la prospection nationale, conseils pour les créateurs d'activités nouvelles, revitalisation du marché, renforcement de l'identité nautique d'Arcachon au-travers d'activités commerciales, artisanales, de service...

Ce partenariat, signé pour les trois prochaines années ne date pas de sa signature d'hier, certains aspects fonctionnant déjà, comme une permanence locale pour recevoir les entrepreneurs et commerçants locaux. Un autre outil déjà en vigueur est le FISAC, le Fond d'Intervention et de Sauvegarde du Commerce et de l'Artisanat. Ce fond, alimenté par un pourcentage que l'Etat prélève sur la taxe professionnelle versée par la grande distribution, a pour destination l'aide au commerce de proximité. Il va donc s'avérer plus que jamais vital pour le développement d'opérations en faveur de l'activité commerciale arcachonnaise, et notamment celle du marché, où devraient, par exemple, être organisés des marchés thématiques.

ATTRACTIVITÉ

« Notre souci est de déplacer le consommateur vers Arcachon, de mobiliser les chefs d'entreprise pour faire parler de la ville », souligne Roland Sérès, responsable à la CCIB du service d'action locale. Celui-ci cite l'animation de Noël 96 comme exemple d'événements à venir dans cet objectif d'attractivité. Dans cette action passée comme dans celles à venir, l'appui sur les boutiquiers locaux passe évidemment par le rôle de l'association « Arcachon Grand Centre ».

Richard Andrieux, ancien président de cette association des commerçants, membre actuel du bureau de celle-ci, maire adjoint en charge de l'aménagement urbain mais surtout président de la commission de la CCIB en charge du Bassin, avait ainsi de multiples raisons d'assister à la signature de cette convention au Palais des Congrès : « Ce partenariat repose évidemment sur deux grands piliers que sont la Chambre de commerce et la Ville. Mais rien ne peut se faire sans les moteurs économiques que sont les commerçants, les comités de quartier, les syndicats de l'hôtellerie ou de l'immobilier. Cette convention a le mérite de nous faire travailler ensemble pour tenter d'apporter des solutions aux problèmes qui se posent. »

Illustration(s) :

Bertrand de Bentzmann, président de la CCIB, et Pierre Latailade signent la convention de développement économique
(Photo Ph. Bayle)

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19970610-SO-0so106972694 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Un avenir de béton

PHILIPPE BAYLE

ENTREPRISES

L'usine Siporex-Hebel de Mios est visible depuis l'A 63. Mais on ignore souvent qu'elle produit du béton cellulaire, un matériau aux nombreuses qualités que la France néglige encore. Peut-être plus pour très longtemps

Qui n'a remarqué de grands tas de cubes blancs, au bord de l'autoroute, à droite en venant de Bordeaux, au niveau de la sortie 23 qui mène à la zone industrielle de Mios ? Beaucoup dans la région mettent un nom sur ce site, « Sopirex-Hebel », quelques-uns savent qu'il s'y produit du béton, ce que confirment les tas de sables, au bord d'une étendue d'eau, de l'autre côté de la voie. Mais bien peu pourraient en dire plus. Pourtant, de l'usine miossaise sort ce qui est peut-être le matériau de construction de demain, le béton cellulaire.

Usine à l'activité méconnue, et matériau encore méconnu. Cela devrait changer : les responsables français de la firme allemande s'étaient déplacés, mercredi dernier, pour présenter ce type de béton encore peu employé et annoncer leur plan de conquête du marché français de la construction (Voir notre édition du 5 juin, en pages départementales).

MINE DE SABLE

Siporex-Hebel fabrique du béton cellulaire depuis une quarantaine d'années. Possédant déjà quatre autres

sites de production en France, c'est en 1991 qu'elle s'installe à Mios, déplaçant pièce par pièce les machines d'une usine démantelée en Allemagne, ce qui en fait l'usine la plus moderne du groupe (elle devrait se voir attribuer la norme ISO 9 002 en fin de cette année). Les raisons de ce choix des abords du Val de l'Eyre ? « Le site est très bien situé, pour desservir tout le quart sud-ouest de la France, dont les métropoles comme Bordeaux, Nantes ou Toulouse, ainsi que le Nord-Ouest de l'Espagne », explique le responsable régional Denis Bonnal. « Et puis nous disposons ici d'une mine de sable de qualité exceptionnelle, composé à 99 % de silice. »

10 000 à 15 000 tonnes de ce sable transitent par an par l'usine Sopirex, active 18 heures par jour et qui, aujourd'hui, emploie 35 personnes sur un terrain de 5 ha. A l'autre bout de la chaîne de production, sortent 5 000 m³ de béton cellulaire par mois. « Mais notre capacité de production est double, voire triple », affirme Denis Bonnal. Ce qui bloque l'expansion de cette production ? Le fait que ce type de béton, de plus en plus populaire en Europe du Nord, représente encore une part infime du marché du bâtiment en France. Avec 450 000 m³ de béton cellulaire non armé (chiffre qui s'élève à 5,4 millions de m³ en Allemagne), et 70 000 m³ de matériau armé, notre pays se situe dans ce domaine au niveau de la Turquie,

donc loin de la plupart des pays industrialisés.

LABEL QUALITÉ

Il faut donc dynamiser la demande. But pour lequel les principaux dirigeants de Hebel pour la France sont venus mercredi à Mios, amenant avec eux de Paris toute la presse spécialisée dans le bâtiment. D'abord, ils se sont attelés à présenter le béton cellulaire, à vanter ses qualités (Voir par ailleurs). Et surtout, ils ont lancé le label « La maîtrise qualité bien-être ».

Ce label vise les professionnels du bâtiment, parmi lesquels Sopirex-Hebel veut développer un réseau d'entreprises certifiées, mais aussi les particuliers, qu'ils soient simples maîtres d'ouvrage des travaux, ou « castors », c'est-à-dire maçons de leur propre maison. Pour inciter à utiliser ce béton, la société allemande propose des primes, 15 francs et 25 francs par m² de surface habitable, selon les critères de la construction.

Car, en échange, et pour mieux marquer son souci de veiller à la qualité des constructions en béton cellulaire, Sopirex attache l'attribution de son label, et donc des primes, au respect d'un certain nombre de normes au niveau des planchers, plafonds, cloisons, murs, au niveau du mortier, des enduits... La firme s'octroiera le droit de contrôler au quotidien les entreprises agréées

par elle, et les chantiers en cours. Si convaincante, dans les années à venir, s'élever un peu plus haut au bord de Sopirex-Hebel se montre les tas de cubes blancs risquent de l'A63...

Illustration(s) :

La firme Sopirex-Hebelse développe à Mios

(Photo Michel Lacroix)

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19970609-SO-0so106972378 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Villas, passions et aquarelles

PHILIPPE BAYLE

EXPOSITION

Une exposition à la Villa Térésa retrace le séjour de plusieurs écrivains en ville d'hiver.

Avec aquarelles des villas... et le récit d'une vie aussi raffinée que croustillante

Amours, séparations, rivalités, mondanités, plaisirs, tout cela dans la compagnie quotidienne de la maladie, voire de la mort : Arcachon, au tournant du siècle, n'a rien à envier aux séries américaines ! Les « chalets » accueillent les « malades de la poitrine » des milieux aisés, mais, quelques décennies après sa fondation, Arcachon est aussi devenue de mode pour les bien-portants : hommes d'affaires, politiques, aristocrates et artistes s'y pressent, pour quelques jours de repos ou des séjours réguliers, portant une faveur toute particulière à la ville d'hiver.

Temps bénis que fait revivre l'exposition annuelle du comité de la ville d'hiver, dans le cadre, on ne peut mieux approprié à cette société aux moeurs raffinés, des salons de la Villa Térésa.

Cette année, l'exposition se focalise sur les « écrivains en ville d'hiver », alors que l'an dernier elle proposait de la sorte de suivre les musiciens. « Nous avons voulu mettre en relation l'architecture des villas et quelques écrivains », commente Arlette Baurès, présidente du comité, qui a redonné

vie et forme à Térésa et l'a sortie il y a une dizaine d'années du chaos dans lequel elle s'enfonçait. « Il n'y a jamais eu vraiment d'exposition sur ce thème, mettant en valeur le côté romantique des villas », rajoute-t-elle.

Pour ressusciter l'esprit si riche de l'Arcachon des années 1900, l'exposition combine deux aspects : d'une part, des photos des écrivains, parfois prises dans leurs villas, une biographie courte remémorant leur carrière et évoquant leurs séjours sur les rives du Bassin, des extraits de leurs oeuvres, des commentaires qu'ils ont faits sur l'Arcachon d'alors, travail documentaire réalisé par Eliane Keller, auteur de plusieurs ouvrages sur la ville; d'autre part, une vingtaine d'aquarelles de Monique Lefeuvre-Colli, spécialement peintes pour l'occasion, représentent les villas hantées par ces visiteurs plus ou moins illustres.

VIE SENTIMENTALE

Ainsi, entre-t-on dans la vie intime de Marie et Louise, filles du célèbre poète d'origine cubaine José Maria de Heredia, elles-mêmes femmes lettrées et même de lettres, à la vie sentimentale haute en couleur... Couples légaux et illégitimes se font et se défont entre les murs de la Villa Navarra, de Yamina, de St Arnaud, de Bellevue repabtiée Sympathie. Dans cette danse des coeurs et des corps, maris et amants de l'une ou de l'autre s'avèrent aussi gens de plumes,

comme Henri de Régnier ou Pierre Louÿs qui fut mari de l'une... et amant de sa soeur !

Pierre Frondaie, dont on ne retient aujourd'hui que « l'homme à l'Hispano », habita les Sablines, le poète François Coppée le Régina, Roland Dorgelès, auteur des « Croix de bois », vécut à la Villa Sully. Les Sablines ont aussi accueilli le géographe-écrivain Ellysée Reclus, qui voyait Arcachon comme « ces villes américaines qui s'installent en pleine forêt vierge et projettent leurs rues dans la solitude ».

Même si des villas portent leurs noms, Georges Sand, Montesquieu, Maupassant et Alexandre Dumas n'ont jamais mis les pieds à Arcachon. Quant au fantasque écrivain italien Gabriele D'Annunzio, il avait ses habitudes au Moulleau (qu'il situait... dans les Landes), à la villa St Dominique. A vrai dire, il semblait détester la ville d'hiver, peuplée alors en grande partie de malades en cure, évoquant ses « villas hygiéniques » avec ce dédain qu'il semblait vouer à tout le quartier : « Chaque façade porte en lettre nouveau style un nom prétentieux tiré de la mythologie, de la botanique (...) ou de la bêtise sentimentale. »

Donc, sans nulle censure, cette exposition à la villa Térésa ouvre le monde mystérieux et capiteux qui se laisse deviner derrière ces décors

somptueux. Profitez-en : l'entrée dans ce monde est gratuite... « Ecrivains en ville d'hiver », Villa Teresa, 4, allée Rebsomen, jusqu'au 6 juin. De 15 à 18 heures. Entrée libre

Illustration(s) :

La Villa Sully, une des vingt beautés de la ville d'hiver peintes par Monique Lefevre-Colli
(Photo Ph. Bayle)

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19970604-SO-0so106971114 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Onze marins espagnols sauvés au large de Lacanau

PHILIPPE BAYLE

Il était 6 h 15, hier matin, quand les marins du « Jesus-Navareno », chalutier espagnol en mer depuis quatre jours, entendent un bruit d'explosion à l'avant de leur bateau. Le feu se propage à si grande vitesse que les dix hommes et leur capitaine, José Perez Martinez, sont obligés d'abandonner le navire à bord de deux canots de sauvetage. Ils sont alors au large de Lacanau, à 60 nautiques (environ 110 km) de la côte.

Leurs appels à l'aide, reçus par le Centre radio maritime du Conquet à Brest, sont relayés vers le CROSS de Soulac (Centre régional opérationnel de sauvetage et de secours), qui prévient, aux alentours de 7 heures, le Centre école aéronautique navale de Rochefort. Un hélicoptère Dauphin de la marine nationale décolle aussitôt avec trois hommes à bord sous le commandement du lieutenant de vaisseau Pailliard-Turenne.

A la même heure, devinant que les capacités du Dauphin de la Royale

seront limitées pour accueillir les onze marins du « Jesus-Navareno », le CROSS décide de mettre en action la base de Cazaux, et plus précisément les hommes de l'escadron d'hélicoptères 01 067 Pyrénées, en alerte à domicile. Ces hommes de l'armée de l'air, spécialisés dans les opérations de recherche et de secours d'aviateurs en détresse, et régulièrement réquisitionnés pour porter aide aux civils perdus en mer, décollent à 7 h 50 de la base girondine à bord d'un Puma, avec un équipage de sept militaires - pilotes, plongeurs, médecin - sous les ordres du commandant Genty.

Quand, guidés par le CROSS de Soulac, ceux-ci parviennent sur le point de naufrage vers 7 h 55, l'hélicoptère de la marine a déjà embarqué cinq pêcheurs espagnols à son bord, tandis qu'il ne reste du navire en perdition que quelques débris flottant à la surface des flots. Le Puma remonte par treuillage les

six autres membres de l'équipage du chalutier et se dirige, à la suite du Dauphin, vers le centre hospitalier Jean-Hameau de La Teste, près d'Arcachon, où il les dépose vers 9 h 15.

Un examen rapide permettra de constater que les marins sont sains et saufs, même s'ils accusent moralement le coup suite à cet accident dont aucun n'explique la cause. Le bateau, venant du port de Luarca, dans les Asturies, au nord-ouest de l'Espagne, portait à son bord 3 tonnes de poissons, mais nulle substance dangereuse pouvant provoquer un tel incendie. La brigade de gendarmerie maritime d'Arcachon a pris l'enquête en main pour tenter de définir les causes du naufrage, tandis que le consulat d'Espagne à Bordeaux organisait dans l'après-midi même le rapatriement des marins.

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news:19970528-SO-0so105978332 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Les reporters font le printemps

PHILIPPE BAYLE

TOURISME

Journalistes de télévision et de presse écrite se succèdent sur le Bassin. Pour eux, l'Office de tourisme d'Arcachon se transforme en guide, en conseiller, en assistant indispensable

France 2, TF 1, « Mer et Océan », Danois, Allemands, Italiens, Québécois, presse écrite ou audiovisuelle... les journalistes défilent, en ce printemps plus qu'à n'importe quel moment, à Arcachon. Pour guider, au cours de leur reportage de quelques heures ou de plusieurs jours, ces professionnels du stylo ou de la caméra, qui est mieux placé sur ce Bassin aux multiples facettes que l'Office de tourisme d'Arcachon, avec ses compétences et ses connaissances exercées auprès du visiteur anonyme ?

« C'est surtout en mai-juin et en septembre-octobre que les médias débarquent à Arcachon, précise Maurice Geffrault, directeur de l'Office pour qui cet afflux, est une conséquence de notre communication et notamment de la publication d'« Arcachon Magazine », envoyé à quatre-vingts journalistes et qui apparaît à un œil extérieur, comme un indicateur de la dynamique qui s'exerce dans un site. »

Comment ces journalistes entrent-ils en contact avec l'Office arcachonnais ? « Ils sont souvent envoyés par le Centre régional du

tourisme d'Aquitaine (CRTA) ou le Centre départemental (CTD). Nous sommes le partenaire sur place de ces centres contactés par les médias et qui savent que nous pouvons faire leur relais local en la matière. Cela a été le cas pour Marie-Dominique Perrin, de « Télématin » (France 2), qui a de très bonnes relations avec le Centre régional, explique Maurice Geffrault. Mais il arrive que nous soyons directement appelés, ainsi que l'ont fait les reporters de "Mer et Océan" qui nous ont annoncé par téléphone : "Nous voulons faire quelque chose sur le Bassin, que nous proposez-vous ?" Nous leur avons alors transmis le magazine et de la documentation, puis avons discuté avec eux des choses à faire. » Même scénario avec l'équipe de « Buena Vista » qui produit des émissions pour TF 1.

« Il faut être capable de rebondir sur ce genre de propositions, réagir très vite », souligne le directeur de l'Office de tourisme. Cet organisme se met ensuite en quatre pour accueillir et assister ces gens de médias et sous différentes formes. Le minimum est la mise à disposition d'un guide et l'Office arcachonnais a la chance de pouvoir proposer aux étrangers ce genre de service en plusieurs langues : allemand, anglais, espagnol. « Avoir une personne toute la journée avec eux leur permet de gagner beaucoup de temps. » Mais l'agence de Maurice Geffrault en vient souvent à se charger de l'organisation

logistique de ces équipes : locations d'hôtels et de véhicules, prise de rendez-vous, mise en place des déplacements et des visites... Le programme est d'ailleurs toujours bousculé par des changements de dernière minute, selon les aléas des reportages ou les désirs variables des journalistes.

BIEN RECEVOIR

LES MÉDIAS

Dans ces grands programmes, interviennent évidemment toujours ce que Maurice Geffrault nomme « les grands standards » : banc d'Arguin, Ville d'hiver, dune du Pyla, presque île du Cap-Ferret, sites ostréicoles, parc ornithologique du Teich... La liste de ces lieux prouve la nécessaire collaboration avec les autres syndicats d'initiative du Bassin. Au-delà de ces classiques maritimes, vient l'aspect économique : balades en bateau, restaurants, pêche et ostréiculture... « Quand il vient, un journaliste ne veut pas tourner en rond, surtout s'il a peu de temps. Nous l'aidons à établir son planning, mais nous lui proposons aussi des personnes à rencontrer, des "tronches" qui reflètent l'ambiance locale. »

Que ce soit pour donner une connaissance précise de la vie du Bassin, pour en donner une image positive, ostréiculteurs, pêcheurs, tout comme professionnels du tourisme sont des partenaires indispensables. «

Ils jouent le jeu, constate avec satisfaction Maurice Geffrault. Restaurateurs, hôteliers ou bôteliers ont compris que c'est leur intérêt de bien recevoir les médias. Nous les associons très bien à cet accueil de la presse qui doit rejaillir sur ces professionnels et sur la région. C'est la destination Arcachon que nous "vendons", pas son Office de tourisme ! »

Evidemment, cet accueil n'est pas sans intérêt : « Le journaliste est le représentant de toute une clientèle potentielle. Nous l'aidons à fournir un message pour des lecteurs ou spectateurs qui peuvent devenir des consommateurs-visiteurs d'Arcachon et du Bassin. Quand "tombent" ensuite dix-sept pages dans un magazine à grand tirage ou un passage à la télévision, ce n'est pas du temps

perdu, ni des efforts pour rien », souligne Maurice Geffrault, pour qui il est indispensable de continuer de dépenser un million de francs par an (20 % du budget de son office) pour la promotion touristique d'Arcachon. « Le tourisme, ça ne se fait pas tout seul. Plus on fait de la promotion d'un lieu, plus on en parle, plus c'est une destination à la mode. »

Illustration(s) :

L'équipe de « Télématin » et un journaliste allemand partant, vendredi dernier, pour un tour sur le Bassin
(Photo Ph. Bayle)

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19970527-SO-0so105978304 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Accompagnateur, formule d'avenir

PHILIPPE BAYLE

SOCIAL

Assistance à domicile ou dans la rue, divertissement, autant de services

de proximité proposés depuis septembre aux personnes âgées par Age d'or

On dit que les idées les plus simples et les plus évidentes sont souvent les meilleures... C'est d'une idée dans ce genre qu'est né « Age d'Or Services » : aider les personnes âgées dans leur quotidien, du supermarché aux déplacements chez le médecin ou des voisins, ces services de proximité étant assumés par un accompagnateur, mot qui résume tout.

Depuis septembre dernier, Jacques Briat se propose tenir ce rôle sur les bords du Bassin. Il a créé localement une antenne d'« Age d'or Services », structure qui en possède désormais environ 80 dans toute la France. Avec ses 43 % d'habitants de plus de 60 ans (catégorie qui représente aussi un quart environ de l'ensemble de la population du District), Arcachon présente d'évidence une demande importante en ce domaine. « Je fais tout ce que les taxis médicaux ne peuvent pas faire », explique cet ancien directeur de marketing de firmes cosmétiques de 41 ans.

Un exemple suffit à le comprendre : chaque matin, il se rend en ville

d'hiver chez une dame qu'il mène en accueil de jour à la Maison St Joseph. Quand il arrive à son domicile vers les 9h00, soignante et aide-ménagère étant déjà passées, il lève la dame de son fauteuil et, après quelques mots chaleureux, l'aide à marcher jusqu'à son véhicule. Ce faisant, il se charge de fermer la maison pour la journée, de vérifier que tout est en ordre... Dans une telle situation, un taxi médical ne peut que laisser tourner son compteur.

COURSES ET VISITES

Mais les services proposés par « Age d'Or » ne s'arrêteront pas là : accompagnement pour les courses, de la lecture des étiquettes parfois difficiles à déchiffrer au rangement des achats dans les placards, visites à des amis, chez un médecin, assistance dans toute autre démarche, ou tout simplement promenade... « les services sociaux publics ou privés assument les besoins élémentaires », explique Jacques Briat, « nous, nous aidons ces personnes à sortir de chez elles. » La confiance est évidemment indispensable dans cette tâche : « Il faut beaucoup d'écoute, de décodage, mais aussi d'humilité : on croit deviner ce qu'elles ressentent et on s'aperçoit souvent que ce n'est pas du tout ça. »

Une vingtaine de personnes âgées utilise ses services, dont huit de manière très régulière, une ou deux fois par semaine ou quotidiennement. En lançant « Age d'or Services », Jacques Briat a pris contact avec tous les interlocuteurs sociaux, associatifs, les médecins, les infirmières ou encore les pharmaciens d'Arcachon. Il s'est mis également en rapport avec les caisses de retraite de Bordeaux, prolongeant les relations établies au niveau national par « Age d'Or » : ainsi, la plupart de ces caisses acceptent de financer sur leur budget d'aide social les prestations offertes par « Age d'Or », pour les gens économiquement faibles. Des réductions sur l'impôt sont également possibles. Cette formule coûte en effet actuellement entre 70 et 95 F par heure.

Pour l'instant seul, Jacques Briat espère bientôt se faire épauler par d'autres accompagnateurs. Ainsi, pourra-t-il développer d'autres projets : par exemple proposer des activités ludiques à ces personnes isolées, prolongeant l'intention à l'origine d'« Age d'Or Services » : « essayer de les bouger, favoriser le maintien à domicile, retarder l'entrée en maison de retraite. »

« Age d'Or Services », Jacques Briat.
05.56.83.40.00.

Illustration(s) :

Au domicile ou au supermarché, en voiture ou à pied, Jacques Briat, un accompagnateur à la disposition des personnes âgées

(Photo Ph. Bayle)

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19970526-SO-0so105977847 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Oiseaux des îles en Val de l'Eyre

PHILIPPE BAYLE

ÉLEVAGE

On ne trouve pas des perroquets seulement dans les jungles équatoriales. Entre Le Barp et Salles, Eric Musseau élève une trentaine d'espèces dont certaines rares. Visite avec un guide aussi expert que passionné

Ils ont bien mauvaise réputation, les « répète-jacquots » ! Avec leur manière maladroite de prononcer quelques mots humains de leurs becs crochus, ils passent plutôt pour des idiots juste bons à nous parodier pour quelques graines, et leurs robes aux couleurs si séduisantes pour l'oeil n'arrangent rien à l'histoire : le « sois beau et dis quelques sottises » à leur intention vaut bien des « sois beau et tais-toi. »

Préjugés mal placés, images erronées, et nul besoin d'aller dans la jungle indonésienne ou dans la forêt gabonaise pour s'en rendre compte : à quelques kilomètres de la sortie du Barp en direction de Salles, sur le bord de la N 10, dans son élevage « Couleur Perroquets », Eric Musseau révèle un autre visage, à-travers ses 160 compagnons à plumes et ailes, de cette famille des psittacidés.

« Il y a plus de 300 espèces dans cette famille, de la perruche au grand ara, témoigne le maître des lieux. La distinction entre perruches et perroquets n'a rien de scientifique, et dépend seulement de leur taille. » Caractéristiques fondamentales qui

définissent un psittacidé : son bec crochu qui peut se mouvoir latéralement (à la différence des rapaces, par exemple) et ses doigts « zygodactyles », c'est-à-dire deux disposés à l'avant de la patte, et deux en arrière, au contraire des autres espèces qui en ont souvent trois devant et un derrière.

La passion d'Eric date de ses 14 ans, âge auquel il s'est vu offrir des perruches, comme beaucoup de jeunes. « C'étaient des perruches ondulées, que tout le monde connaît. Ensuite, je suis passé à des espèces moins courantes et, petit à petit, je suis devenu un vrai spécialiste. » Après 22 ans d'amour fidèle avec ces oiseaux, mais toujours à titre d'amateur, il est devenu éleveur, un doctorat de biologie du comportement animal en poche. « Cela m'aide à les comprendre, car le moindre mouvement a une signification. Je ne me lasse jamais de les observer. »

Ainsi, un tour parmi les volières d'Eric n'est pas seulement un panorama des différentes variantes de psittacidés. On y découvre à-travers cette seule famille, les richesses et les fantaisies du règne animal, et l'étonnement s'accroît des explications du guide.

RICHES PERSONNALITÉS

« Longtemps on a cru qu'ils n'allaient qu'en couple, dit-il des inséparables, justifiant leur nom, et que si l'un

mourrait, l'autre disparaissait très vite. Ce qui est faux, à part dans le cas de maladies ». Eric est réputé dans le milieu pour sa collection de loris et de leurs petits frères loriquets : « Ils passent pour être très délicats et se trouvent rarement en captivité. Les nourrir est assez difficile, car ils mangent des pollens ramassés sur les fleurs, surtout pas de graines, trop grasses pour eux. Leur foie ne le supporte pas. » Pour cela, Eric et sa femme Rose-Marie leur composent des bouillies à base d'aliments pour bébé, de pollens et de jus de fruits.

Comportements pour séduire ou impressionner l'adversaire, habitudes alimentaires, techniques de nidification, personnalités : du Youyou du Sénégal au Gris du Gabon, apprécié pour ses qualités de beau parleur et « qui se rappelle toutes les vacheries qu'on lui fait, même longtemps après », du Grand Eclectus dont « la femelle porte la culotte » au cacatoès à huppe orange, du vasa « dont le cri est le plus agréable » et qui perd toutes les plumes de sa tête au moment de la reproduction à l'Amazone à front bleu dont le mâle démontre une agressivité particulière pour défendre le nid où couve sa compagne, en passant bien sûr par le ara, le « roi des perroquets » à la joue nue, sans plume, Eric Musseau multiplie explications et anecdotes sur ses protégés. « Les perroquets sont reconnus pour leur psychologie très

développée, leurs riches températures largement au-dessous de « Couleur perroquets », entre Le Barp et Lavignolle de Salles, au bord de la RN 10. 05.56.88.67.06. Ouvert tous les jours de 10 à 20 heures. Entrée : 20 F, gratuite pour les moins de 10 ans.

personnalités. »

Ces animaux venus des zones tropicales équatoriales d'Amérique, d'Afrique ou d'Océanie ne craignent-ils pas l'hiver ? « Leur adaptation à notre climat est extraordinaire : ils ont très bien supporté les températures largement au-dessous de zéro de l'hiver. Il est vrai que certaines espèces, comme le loriquet de Stella, vivent à l'état naturel dans les montagnes de Nouvelle Guinée », s'émerveille celui qui se réclame « professionnel avec une âme d'amateur. »

Illustration(s) :

Eric Musseau et son fils Yannick, avec sur les bras loris et loriquets

(Photo Ph. Bayle)

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news:19970523-SO-0so105977219 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

« Et si on s'écoutait... »

PHILIPPE BAYLE

TRANSPORTS SCOLAIRES

Citram, qui transporte quotidiennement de nombreux scolaires vers leurs lieux de cours, organise des rencontres entre élèves de cinq collèges du Bassin

et chauffeurs de bus. Pour parler... bonne conduite

Dans cette classe du collège d'Andernos, jeudi, dix élèves de quatrième, cinq garçons, cinq filles. Parmi eux, Arlette et Yannick, conducteurs de ces bus qu'empruntent chaque matin et chaque soir ces élèves et leurs camarades, mais aussi des responsables de la compagnie CITRAM, et du collège, dont le principal. Autour des tables en « u », les discussions vont bon train : on parle dégradation des sièges, radio dans le car, pieds sur les dossiers, chahut... On parle et on s'écoute. CITRAM a d'ailleurs appelé l'opération « Et si l'on s'écoutait ». Dans la même semaine, des scènes identiques se sont reproduits dans les collèges de Biganos, d'Audenge, de Lège ou de Salles. Mettre face-à-face, ou plutôt côte-à-côte, élèves et chauffeurs : la démarche est nouvelle, et le dialogue semble bien engagé.

La compagnie d'autocars CITRAM Aquitaine amène chaque jour d'école environ 1 400 élèves du Bassin, du primaire à la terminale, vers leurs établissements. Alors que les collégiens ou lycéens passent

hebdomadairement plus de temps avec la femme ou l'homme au volant de « leur bus » qu'avec la plupart de leurs professeurs, les uns et les autres se connaissent en général fort mal. Entre maison et cours, puis entre cours et maison, ce déplacement qui peut parfois durer une heure est souvent un intervalle de défoulement pour les élèves, loin de la tutelle des enseignants ou des parents.

UN OEIL DANS LE RÉTRO

Au lieu de rester à la porte des écoles, CITRAM a donc décidé, avec l'accord des responsables de l'Education, de se rapprocher des élèves (voir notre édition du 12 mai). Après les avoir sondés par le biais de questionnaires pour connaître leur perception du transport en bus et des conducteurs, on est passé cette semaine aux discussions, dix élèves dans chacun de ces collèges représentant leurs camarades.

A Andernos, ce jeudi, le ton est à la fois à la sincérité mais aussi à la dédramatisation, comme en témoigne une intervention d'Arlette, conductrice d'une des tournées de ramassage : « Ceux qui sèment le désordre dans les bus sont une minorité, et ce sont souvent les plus jeunes, les sixièmes ou cinquièmes, mais pas exclusivement eux. S'exprimer, c'est normal. Faire du chahut, c'est différent. » A quoi son collègue Yannick rajoute : « Un car est un lieu fermé, un rien peut être

gênant. Notre rôle premier, c'est quand même de regarder devant. » Amusée, Sandy note : « Quand on voit que le chauffeur commence à jeter un oeil dans le rétroviseur, on sait que quelque chose ne va pas ». Anne-Sophie reconnaît que tous prennent le trajet en car, comme un moment privilégié hors de la vigilance des adultes : « On est bien, entre copains, on fait ce qu'on veut, on ne ressent pas de pression comme au collège. »

Tous regrettent les dégradations de matériel, gestes extrêmes : « Ces dégradations nous mettent de mauvaises humeurs, on se demande pourquoi l'un d'eux a fait ça », regrette Arlette tandis que Yannick remarque : « Ces gamins ne feraient pas de tels dégâts dans la voiture de leurs parents ». Guy Mennesson, responsable CITRAM pour le secteur d'Andernos, a son opinion : « Nous avons eu encore un exemple cette semaine. C'est un comportement sous lequel apparaît un appel au secours de quelqu'un de malheureux. »

PRISE DE CONSCIENCE

Mais qu'espèrent-ils tous de ces rencontres, qui doivent se poursuivre le 28 mai par une réunion d'élèves des cinq établissements et des chauffeurs pour écrire une règle commune ? Pour Arlette : « Une prise de conscience plus grande chez les jeunes », ce qu'approuve Yannick : « Mais ces problèmes ne sont pas spécifiques à ces dernières années. Il en était ainsi

quand j'étais moi-même élève et utilisateur de car, il y a une vingtaine d'années ! » Les élèves, eux, pensent pouvoir apporter un peu de réflexion chez leurs camarades qui ont déjà porté un grand intérêt au questionnaire qu'ils avaient à remplir. Laurent, lui, croit qu'une réaction responsable de plusieurs peut obliger un perturbateur à changer de comportement. « Donc, si tu vois un copain laisser traîner des papiers ou jeter une canette, tu interviendras ? », lui lance Yannick qui se voit répondre

par la positive. Julien, lui, a son idée du rôle du chauffeur : « Il peut être sévère, faire respecter l'ordre et, en même temps, accepter de parler avec nous. »

Une règle sortira donc des rencontres du 28 mai, que tous devront suivre, de Lège à Biganos. Afin de sceller cette confiance nouvelle, conducteurs et l'ensemble des quatrièmes des cinq collèges, soit près de 600 élèves, se retrouveront pour des « Olymplages » au Cap Ferret le 17 juin. En fin de

réunion, Jean-Jacques Lacaze, principal du collège andernosien, émettait le souhait que, les années prochaines, l'opération se déroule plus tôt afin que le code élaboré en commun soit mis en place dès le second trimestre. Comme à tous, l'initiative « Et si on s'écoutait » lui donne satisfaction : « Tout ce que j'ai entendu ici à propos du bus, peut être transféré au niveau du collège : respect, discipline, sécurité... le professeur prenant alors la place du conducteur. »

Illustration(s) :

Quand les chauffeurs de bus rencontrent leurs jeunes voyageurs, chacun s'écoute... et tout semble « rouler »

(Photo Ph. Bayle)

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19970517-SO-0so105975329 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Sous le signe de l'Europe

PHILIPPE BAYLE

EXPOSITION

Plusieurs établissements scolaires allemands apportent leur contribution à l'exposition sur le racisme, pour cette semaine au Centre 2000. Des lycéens ont même fait le voyage depuis Munster

Une exposition « Racisme et xénophobie », inaugurée samedi, se tient jusqu'au 17 mai au centre 2000 d'Arcachon, à l'initiative de la section du Bassin de la Fédération des Déportés et de leur président François Spirlet (voir nos précédentes éditions). Celle-ci se plaçant également dans le cadre de l'année eurospéenne contre le racisme, les organisateurs ont souhaité la participation de jeunes Allemands à cette manifestation. C'est ainsi qu'Iris et Martin, deux élèves de Munster, et Franck Wieligmann, leur professeur de latin et de religion, sont arrivés vendredi, veille de l'exposition.

En fait, la venue de ces jeunes citoyens de Rhénanie du Nord-Westphalie découle de la rencontre du Lycée de Munster et des deux responsables de la Fédération arcachonnaise des Déportés, François Spirlet, son président, et Marcelin Montagut, son vice-président, qui sont

allés il y a quelques années porter témoignage auprès des élèves d'Outre-Rhin de ce qu'ils ont vécu dans les camps de la mort durant la deuxième guerre mondiale. « Nous sommes liés par une profonde amitié, confirme François Spirlet, et dès qu'ils ont connu le projet d'exposition, ils ont souhaité y participer ». De ce fait, la participation du lycée de Munster se présente sous la forme de panneaux dans un angle de l'Espace 2000.

SENSIBILISATION

« Quand MM. Spirlet et Montagut sont venus à notre école, je les ai écoutés et j'ai décidé de travailler sur ce thème du racisme », explique Iris, la fille du voyage. D'ailleurs, la sensibilisation à cette dure période de l'histoire allemande et eurospéenne a été telle à Munster que le lycée a récemment pris le nom des Scholl, en l'honneur d'un frère et d'une soeur, étudiants de l'Université de Munich qui avaient fondé la fameuse « Weisse Rose » - la « Rose blanche » -, une organisation de résistance pacifique au nazisme. « Tous les élèves de notre école sont intéressés par cette époque en cours d'histoire, témoigne encore la jeune Allemande, mais, il a fallu du temps pour que les plus vieux parlent

de ce qu'ils ont connu. Presque chaque famille allemande est touchée par cette période. »

Cette participation allemande entre d'ailleurs dans le secteur de l'exposition consacré à des travaux des établissements scolaires français et germaniques puisque, au fil des panneaux, on retrouve des participations de la Carl Schurz Schule de Francfort, du lycée de la même ville, du Haydn Gymnasium de Vienne qui a envoyé des poèmes de ses élèves dont celui de Petra Kodnar, premier prix de poésie pour enfants en Europe, avec son texte sur le racisme, « Der Neue » (« Le nouveau »). Voilà qui donne un caractère transnational à une manifestation parrainée par l'Union Européenne qui a fait de 1997 l'année contre le racisme. « Cette exposition, note François Spirlet, honore le peuple allemand et confirme le jugement de Jorge Semprun au dernier Salon du Livre de Francfort : l'Allemagne a accompli son travail de deuil mieux que d'autres... »

Exposition « Racisme et xénophobie », Centre 2000, jusqu'au 17 mai, de 9 à 12 heures et de 14 à 17 heures. Entrée libre

Illustration(s) :

L'amitié franco-allemande en chair et en os (de gauche à droite) : Mme Spirlet, Frank Wieligmann, professeur, Martin, un des élèves, François Spirlet, Marcelin Montagut, et Iris, autre élève de Munster

(Photo Ph. Bayle)

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19970513-SO-0so105973638 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Les grâces de Marie

PHILIPPE BAYLE

PHOTOGRAPHIE

Les photos de Marie Ducourneau, exposées jusqu'à demain soir à la Galerie municipale, font ressortir d'une manière originale les beautés si connues du Bassin

Déjà très jeune, Marie Ducourneau voulait faire de la photo. Et cela fait maintenant 20 ans qu'elle pratique cet art qui est aussi, plus que d'autres, une technique... et tout aussi longtemps que son Bassin natal est son principal sujet.

« J'essaie d'appliquer la technique de la photo à mes émotions, et surtout aux émotions que me procure ce Bassin. ». Native d'une vieille famille du Cap Ferret, installée à Andernos, travaillant à la Poste à Bordeaux, Marie a toujours une pointe d'admiration à exprimer envers ce Bassin, une anecdote à expliquer au gré des images subtilisées à ces paysages : pochons sur leur ambulance et desquels pendent des

algues, pinassotes, tuiles chaulées sous le soleil de juillet au Canon, coquelicots de l'Île aux Oiseaux...

Mais, quand il se pose sur ce Bassin observé sous toutes les coutures par tant d'autres, l'oeil de Marie en ressort une impression nouvelle, un angle différent, une vue inédite de ces décors tant prisés et pris par les photographes. Les cabanes de pêcheurs, le humble matériel des parcs ostréicoles, la ruelle de tel hameau, et même les blockhaus du Cap Ferret nous semblent autres, sur les photos de l'Andernosienne. « Je pars à pied avec deux appareils sur moi. Quand je vois quelque chose sur lequel je "flashe", alors je m'arrête et le prends. Sur le Bassin, il y a presque toujours quelque chose de curieux, de beau, de saisissant à photographier. » Ce sont ses photos de ces deux dernières années que montre en ce moment à Arcachon Marie Ducourneau (dont c'est d'ailleurs la première exposition dans cette ville).

Dans cette exposition intitulée « Les couleurs du Bassin », on peut y lire son travail actuel sur la composition, avec par exemple utilisation des reflets dans les fenêtres ou mises en scène à partir du soleil couchant.

Après cette halte à la galerie municipale d'Arcachon, elle posera ses oeuvres tout le mois de juin à la « Cave à Jules », restaurant de la rue du Mirail à Bordeaux, ensuite à la Salle du Panier Fleuri du Cap Ferret du 4 au 10 juillet, puis fin juillet, à la Fête des vieux gréements du Port de Larros, à la mi-août à la cabane de l'ostréiculteur Didier Meynard, au port ostréicole d'Andernos, et fin août, à Arès. On le voit : des « couleurs du Bassin » très désirées.

« Les Couleurs du Bassin », exposition de Marie Ducourneau, jusqu'au samedi 10 mai, de 14 à 18 heures. Galerie municipale, 51, cours Tartas, Arcachon. Entrée gratuite.

Illustration(s) :

La scène la plus banale prend un charme incomparable sous l'oeil de Marie Ducourneau

(Photo DR)

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news:19970509-SO-0so105972602 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Des Ecritures et des hommes

PHILIPPE BAYLE

RELIGION

Les protestants du Bassin sont peu nombreux, mais très présents dans certains domaines sociaux. Rencontre, en ce mois de mai rythmé par les fêtes religieuses, avec une communauté méconnue

Il y a quatre cents et quelques années, dans l'Europe bouillonnante d'idées nouvelles de la Renaissance, ils ont dit « non ». « Non » de Luther aux indulgences par lesquelles l'Eglise Catholique offrait le Ciel à un prix bien matériel, « non » aux déformations qu'ils accusaient Rome de faire sur les Ecritures Saintes en vertu de la Tradition héritée d'un millénaire et demi de christianisme, « non » aux collisions trop flagrantes entre pouvoir spirituel et puissances terrestres (ce qui n'empêcha pas le Luthérianisme de rapidement devenir l'arme de Princes allemands dans les déchirements de l'époque).

Ce « non » leur valut d'être appelés hérétiques, réformés ou protestants, tandis que leur foi nouvelle se répandait en Europe, de manière très inégale. Aujourd'hui, les héritiers de Luther et Calvin sont un à deux millions en France. Autour du Bassin, pays resté catholique tandis que des foyers de protestantisme se développaient dans tout le Sud-Ouest, ils sont plus une minorité numérique qu'ailleurs : du Cap Ferret à Mimizan, deux cent trente familles forment une paroisse commune qui déborde donc

sur le nord des Landes. Avec pour « berger », le pasteur Alain Kursner.

« Ici, la présence protestante vient d'ailleurs, précise celui-ci. Elle date de la fin du 19ème siècle, avec la venue sur le Bassin de Protestants de Bordeaux ou d'ailleurs. L'implantation des réformés continue d'ailleurs d'être extérieure : c'est une implantation à caractère familiale, liée au tourisme. »

DES CROYANTS

VENUS D'AILLEURS

Alain Kursner a de ce fait plus d'ouvrage en été qu'en morte saison. L'hiver, il célèbre un culte chaque dimanche matin à Arcachon, au temple de la place des palmiers, une ancienne église anglicane fort belle, et un par mois au Cap Ferret et à Mimizan. L'été venu, ces deux dernières villes accueillent également leur culte hebdomadaire : « Au Cap Ferret, l'assemblée est constituée de Parisiens et de Bordelais. A Mimizan, ce sont les vacanciers allemands qui viennent », témoigne le pasteur. Suisse de naissance, il lui arrive d'user de la langue de Goethe en cours de cérémonie pour ces frères d'Outre-Rhin. Ceux-ci, Luthériens (comme le sont les Protestants de l'est de la France), peuvent cependant suivre les cultes de l'Eglise Réformée (à laquelle appartient la paroisse du Bassin), marquée par la pensée et les oeuvres de Jean Calvin, et le contraire est vrai : malgré les nuances héritées

du passé ou contemporaines, les différents courants du Protestantisme s'admettent mutuellement autour de principes et de points de liturgie communs.

« La particularité du protestantisme par rapport au Catholicisme, explique Alain Kursner, se résume d'abord par notre rapport à l'écriture ». La volonté des fondateurs de la Réforme de revenir aux source du Christianisme pousse les Protestants à puiser directement dans le message biblique, à ne prendre pour référence que cette Ecriture seule, « Sola Scriptura ».

ORGANISATION DÉMOCRATIQUE

« Notre différence avec les Catholiques est seulement une histoire de Vierge qu'ils adorent et pas nous : la conversation entre Dieu et les croyants ne passe pas forcément par un prêtre, poursuit l'animateur de la paroisse locale. Le pasteur est un laïc comme les autres, reconnu pour sa formation, sa Foi. C'est d'ailleurs un vrai métier ! » Les croyants de la paroisse, représentés en un Conseil presbytéral élu démocratiquement par eux, ont la possibilité de l'accepter ou de le refuser, de corriger son action, alors que c'est l'évêque qui désigne, affecte et dirige les prêtres de l'Eglise Romaine. Ce Conseil a d'ailleurs beaucoup plus de pouvoir de décision que son équivalent catholique. Au cours de son histoire, le Protestantisme s'est développé dans le sens d'une organisation démocratique.

Composant une minorité longtemps opprimée, les réformés ont été des piliers de la laïcité, et ont beaucoup compté dans la fondation de la République.

Mais les différences de Foi et de rites (dépouillés à l'extrême chez les Protestants) n'empêchent pas le dialogue avec l'Eglise Catholique, comme l'affirme Alain Kursner : « Nous avons de très bonnes relations avec les Catholiques d'ici. Il n'y a pas

de réunions officielles dans le cadre de l'oecuménisme, mais nous nous rencontrons régulièrement pour des prières communes. »

Comme beaucoup de structures chrétiennes de nos pays, la paroisse protestante d'Arcachon compte beaucoup de paroissiens âgés. Une dizaine d'enfants suit la catéchèse une fois par mois, à la Maison des Pins, propriété de la paroisse à la limite de la Ville d'hiver. Une

trentaine d'adultes se joignent à cette formation religieuse dirigée par Alain Kursner : « Nous ne sommes pas une secte, contrairement à ce que l'on entend dire parfois. Les Eglises de la réforme ont une théologie claire, que l'on peut expliquer » ...et que les Protestants, question de justifier leur nom et cette liberté de conscience acquise au cours d'âpres luttes séculaires, ne se gênent pas de discuter.

Illustration(s) :

La Bible, référence essentielle du protestantisme, a toujours la place centrale dans les temples, comme dans celui d'Arcachon (ici avec le pasteur Alain Kursner)

(Photo Ph. Bayle)

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19970503-SO-0so105970633 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

L'Europe des cuisiniers

PHILIPPE BAYLE

ECHANGES

Le Lycée hôtelier a accueilli un groupe d'Allemands d'un établissement professionnel préparant aux mêmes métiers. Echanges amicaux et comparaison des méthodes de travail

Immenstadt est une ville du sud de la Bavière, perchée à 800 m d'altitude dans les contreforts des Alpes. Quand on vient de ce pays de montagne, c'est non seulement un autre climat que l'on découvre sur le Bassin, mais aussi une autre atmosphère gastronomique, consistant en ces fruits de mer et poissons océaniques qui sont denrées bien rares à quelques dizaines de kilomètres de la frontière autrichienne. Les treize élèves du lycée professionnel local et leurs accompagnateurs, reçus ces deux dernières semaines par le Lycée hôtelier Dorgelès, ont donc fait un saut sur une autre planète alimentaire que celle sur laquelle ils vivent.

Ces Bavarois se sont bien sûr avant tout soumis avec plaisir à l'inévitable programme de tout échange international : réception chaleureuse à la mairie, soirée allemande offerte aux hôtes français et inversement, périples dans les hauts lieux de la région, des vignobles aux élégances de Bordeaux. Hormis cette dernière, toute visite avait quand même trait à la formation aux métiers du tourisme

et de l'hôtellerie que suivent ces jeunes, comme par exemple celle rendue à des élevages de poissons, à des parcs ostréicoles ou à des conserveries régionales. D'ailleurs, élèves et professeurs allemands ont effectué ce voyage en prenant non sur leur temps de cours, mais de vacances. « Je ne le regrette pas », affirme Elmar, 19 ans, apprenti cuisinier, en parlant de ce petit sacrifice. A l'issue de ces deux semaines, plusieurs de ses camarades se déclarent tout aussi prêts à venir travailler en France.

AU FEU DE L'ACTION

Conclusion pas seulement tirée d'un séjour en dilettante : formés au métier des cuisines ou à celui du service, les lycéens d'Outre-Rhin ont en effet passé toques et tabliers pendant trois jours dans hôtels et restaurants arcachonnais. Yvonne, autre lycéenne bavaroise se spécialisant dans le service en salle, a vu peu de différences dans les manières de travailler ici et chez elle.

Car, quoique encore sous régime scolaire, les étudiants allemands en cycle professionnel suivent dès le départ une forte part de leur formation en entreprise : leur présence en classe se résume à seize semaine au cours de la première année du cursus, neuf durant les deux autres années, par blocs de trois semaines. C'est là que

Français et Allemands ont pu discerner ces différences de système qui sont si souvent sujet de discussions. Ainsi, les jeunes Français ont-ils admiré la maturité de leurs confrères germaniques en cuisine : « Lundi soir, pendant qu'ils nous préparaient un repas allemand, confie Geoffroy, en 1re année BEP hôtellerie à Dorgelès, j'ai regardé faire Elmar : il faisait preuve de beaucoup d'agilité, de dextérité. On sent qu'à être si souvent en entreprise, ils sont plus habitués que nous au feu de l'action ».

Mais pour Hermann, professeur au Lycée de Immenstadt et vice-directeur, l'essentiel réside ailleurs : « La comparaison des systèmes éducatifs, la cuisine régionale, c'est très bien. Mais le plus important pour nous et nos élèves, c'est de connaître les gens d'ici, de progresser dans la langue et qu'à la fin, les jeunes d'Europe finissent par se rapprocher. »

Côté arcachonnais, on espère rendre leur visite aux Allemands. Les réponses des institutions européennes aux demandes d'aides seront connues fin mai. Les Bavarois, eux, reprennent le train ce matin, les bagages pleins de bouteilles, de fromages et autres spécialités locales. Il faut bien que ça serve à quelque chose, l'Europe sans douane de Schengen !

Illustration(s) :

Note bavaroise à Arcachon avec la venue des treize élèves de l'école professionnelle d'Immenstadt, accompagnés de professeurs et d'une interprète

(Photo DR)

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19970502-SO-0so105970242 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Des femmes et des hommes de coeur

PHILIPPE BAYLE

SANTÉ

Les maladies cardio-vasculaires, premières causes de mortalité en France,

sont le sujet d'un congrès qui réunit, pour deux jours à Arcachon, chercheurs, médecins et représentants des laboratoires

Infarctus, athérosclérose et autre hypertension artérielle sont, pour deux jours, au coeur des débats de presque quatre cents spécialistes de la recherche cardio-vasculaire, réunis à Arcachon pour le XIVème congrès du GRRC (Groupe de Réflexion sur la Recherche cardiovasculaire). Ce groupe organise depuis 1983 la rencontre et les échanges entre les différents acteurs français de cette recherche «active mais un peu trop dispersée» dans notre pays, selon Alain-Pierre Gadeau, chargé de recherches dans ce domaine à l'unité 441 de l'INSERM, à Pessac, et responsable local de l'organisation des deux jours de congrès. « Grâce à cette rencontre annuelle, nous permettons que se tissent des liens entre recherche fondamentale et recherche clinique, entre médecins et industries pharmaceutiques. Nous animons la recherche cardio-vasculaire en général. »

Dans la région, en plus de cette unité 441 de l'INSERM dont dépend Alain-

Pierre Gadeau, la recherche cardio-vasculaire est aussi entre les mains de l'IFR « coeur-vaisseau-thrombose », des équipes de l'hôpital cardio-vasculaire de Haut-Lévêque et de celles de l'Université de Bordeaux II.

Hier et aujourd'hui, les participants venus de toute la France se seront informés et auront fait un point en écoutant divers intervenants, dont plusieurs hôtes étrangers reconnus dans ce domaine : Paolo Bernardi de Padoue en Italie, Adriano Henney d'Oxford, ou encore Judith Gwathmey de l'Université de Boston, le spécialiste new-yorkais Piero Anversa, ayant renoncé à venir du fait des perturbations du trafic aérien.

PAROLE AUX JEUNES

Mais la tradition est aussi que ce congrès du GRRC offre à de jeunes chercheurs, la possibilité d'afficher leurs travaux sur des panneaux à la vue de tous les conférenciers. Certains y trouvent aussi leurs premières chances de s'exprimer en public, à la tribune ou lors de tables rondes. Cette année, ce sont cent dix d'entre eux, âgés de moins de 30 ans, qui prendront la parole, chaque unité de recherche française ayant envoyé deux ou trois de ses jeunes représentants.

Au cours de ce point annuel de l'évolution des recherches, un thème

ressort particulièrement cette année, celui de l'apoptose, ou encore mort cellulaire programmée. « Les mécanismes en ont été mis en évidence il y a peu d'années et, dans notre domaine, il pourrait être impliqué dans de nombreuses pathologies », explique Alain-Pierre Gadeau qui ne se lasse pas de rappeler que les maladies cardio-vasculaires sont la première cause de mortalité en France et dans les pays développés. Mais chez nous, les taux de mortalité restent inférieurs à celui de la plupart de nos voisins, malgré notre nourriture particulièrement productrice en cholestérol.

« Nous avons les premiers mis en évidence le caractère cardio-protecteur du vin consommé modérément, précise en souriant le chercheur pessacais, et ces constats ont été vérifiés au cours des années par différentes équipes, dont les Japonais. Il faut croire aussi que notre mode de vie nous impose moins de stress, une des grandes causes de maux cardio-vasculaires. » Une autre des principales racines des pathologies du coeur et des vaisseaux étant évidemment le tabac.

Illustration(s) :

Le chercheur pessacais A.P. Gadeau, et Danièle Charlemagne, directeur de recherche à Paris et présidente du GRRC, ouvrant ce XIVe congrès

(Photo Ph. Bayle)

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19970430-SO-0so104978213 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Des puces (intelligentes) parmi les pins

PHILIPPE BAYLE

ENTREPRISES

A Belin-Béliet, la société SEPAQ prouve qu'électronique et environnement sylvestre peuvent faire bon ménage

Sous les pins, sur cette zone industrielle de Belin-Béliet comme dans toute la région, on connaît mieux les bestioles mangeuses de bois que les puces dévoreuses de données numériques. Pourtant, la cité girondine à l'orée des Landes abrite la SEPAQ, une entreprise qui vit de ce genre d'insecte des temps modernes.

La Société électronique professionnelle d'Aquitaine a vu le jour en 1980, presque à l'aube de cette ère électronique aujourd'hui au zénith. Les quinze employés d'alors travaillaient en sous-traitance pour le géant américain IBM. En 1993, arrive une nouvelle équipe de direction qui lance l'entreprise dans le partenariat électronique. En quelques étapes, Daniel Le Bihan devient le PDG de la SEPAQ, Daniel Giroflin le directeur général, mais la direction concrète, au jour le jour, est prise en charge par Claude Gaveau, à la longue expérience commerciale dans ce domaine. Jacqueline Biguerie et Florence Chaumet prennent respectivement en main la production et la partie commerciale d'une société qui redémarre : les emplois locaux sont maintenus et même relancés puisque cinquante-cinq personnes,

venant des environs, travaillent à ce jour pour la SEPAQ; la clientèle existante fidélisée; l'activité recentrée sur la sous-traitance. En décembre 1996, en accolant à son nom le terme « technologies », la SEPAQ procède à une augmentation de capital et prévoit pour 97 un chiffre d'affaire de 27 millions de francs.

« Nous ne sommes pas une usine hi-tech, tient à préciser Claude Gaveau, mais un atelier déporté de clients qui nous confient leur boulot ». Sextant, SAT, Ionyx, EXA, ACRI, Fours font partie des quarante sociétés (40 % d'Aquitaine, 45 % d'autres régions, 15 % de l'étranger) qui demandent à la SEPAQ d'exécuter une simple pièce électronique, ou bien d'assembler divers éléments, voire même de se charger de l'emballage du produit fini. De l'arrivée des fournitures au test des produits en passant par les phases de « kitting » (assemblage de composants), certains ouvriers se consacrent presque exclusivement à des tâches réclamées par les plus gros clients comme Sextant.

ÊTRE RÉACTIF

Dans cette politique de prestation électronique globale, Claude Gaveau suit une ligne : « Il faut savoir coller aux besoins commerciaux du client. Être très réactif : un jour, il commande 500 pièces, le lendemain seulement 50. » Il se vante d'une certaine fidélité de ces partenaires : « Le sous-traitant a une obligation de

résultat. Nous devons jouer plus que d'autres sur la qualité du service, le suivi de fabrication, le prix, et aussi le relationnel ».

Dernier point sur lequel Florence Chaumet l'approuve, un sourire aux lèvres. Le relationnel. Monsieur le directeur est doué pour ça : décontracté, naturellement chaleureux, toujours un geste sympathique ou une plaisanterie pour l'un ou l'autre tandis qu'il passe, court presque, parmi les ateliers où règne l'ambiance attentive et précise des fabriques de haute technologie. Amateur de blues, peintre par passion, ce Lyonnais savoure et sait les atouts de sa région d'adoption, amenant volontiers ses interlocuteurs parisiens ou étrangers manger dans la simplicité forestière du restaurant du camping de Salles. « Une fois, à une heure du matin, on a amené un gros client Allemand en haut de la dune du Pyla, témoigne Florence Chaumet. C'était étonnant de le voir se relâcher et s'enthousiasmer après une journée très sérieuse. »

La prochaine étape de la société belinoise passe par l'obtention d'une certification ISO, pour laquelle Claude Gaveau se fait peu d'inquiétude, l'entreprise proposant déjà des normes de qualité par un manuel, des fiches de suivi, des plans-d'assurance-qualité. Quand on a su travailler dans l'urgence à partir d'un dossier technique rédigé en tchèque, à

la grande satisfaction du client, on est confiant en sa capacité d'adaptation.

Illustration(s) :

Une entreprise d'électronique au bord de la forêt : Claude Gaveau, directeur de SEPAQ (avec cravate), dans un atelier
(Photo Ph. Bayle)

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19970423-SO-0so104976303 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

i2S sauve les livres anciens

AGNÈS CLAVERIE

PESSAC

L'entreprise i2S conçoit et fabrique des systèmes de numérisation des livres anciens ou précieux. Après la numérisation de l'Etat-Civil de Bordeaux, la société vient d'obtenir le marché de celui du Québec

Installée sur la zone Bersol à Pessac l'entreprise i2S -PDG Alain Ricross'est spécialisée dans la sauvegarde des vieux livres. Il est naturellement hors de question de massicoter des livres anciens ou précieux pour les scanner. Les ingénieurs de i2S ont donc mis au point une machine capable de numériser ces livres, autrement dit de transformer leurs textes en données informatiques. Une première génération d'ordinateurs apparue en 92 a été depuis améliorée par une seconde génération : la machine actuelle a les capacités de numériser, afficher sur l'écran et enregistrer 300 pages à l'heure, un peu moins si la mauvaise lisibilité de l'écriture oblige à des réglages. Car en modifiant les contrastes,

l'opérateur arrive à lire -ou deviner- des mots abîmés par les ravages du temps. i2S travaille en partenariat avec la société D.C.I qui est à Pantin et commercialise les logiciels.

PILOTÉE PAR ORDINATEUR

Comment ça marche ? Une caméra imaginée et fabriquée, comme d'ailleurs l'ensemble de la machine par les ingénieurs-maison, (une dizaine sur vingt employés) se déplace en même temps que l'éclairage, au dessus du livre posé sur des plateaux de « balance » rétablissant l'équilibre selon le poids des pages, et bloqué par une vitre. La caméra, expliquent Alain Coste et Philippe Bayle, responsable du projet, est pilotée par ordinateur, et les données électroniques qu'elle filme sont immédiatement transformées en données informatiques, qui apparaissent sur l'écran et sont enregistrées sur disque dur.

Les acheteurs de la machine (prix : 400 000 F) peuvent ensuite

communiquer les informations aux lecteurs potentiels sur CD Rom ou papier imprimé. Principaux utilisateurs, les services d'Etat-Civil. La société a remporté il y a plusieurs années le marché de celui de Bordeaux (plus de 700 000 noms), mais aussi de Toulouse, Toulon, du XIVème arrondissement de Paris. Et vient de prendre le marché de l'état-civil du Québec soit 18 millions d'actes et six machines vendues. Mais la société i2S qui améliore ses systèmes pour numériser des livres de très grandes dimensions (une imprimerie de Toulouse consulte i2S pour la sauvegarde de journaux de grande taille) et étudie la numérisation en couleur, pour des affiches ou des tableaux, se propose de transposer ses systèmes pour les bibliothèques et archives en collaboration avec les conservateurs. La protection du patrimoine ne pourrait qu'y gagner, et l'information du public aussi à condition que soient résolus les problèmes de droits d'auteur et de rentabilité.

Illustration(s) :

Alain Coste et Philippe Bayle en pleine démonstration.

(Photo Martine Saura)

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19970327-SO-0so103978030 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Beautés sur papier glacé

PHILIPPE BAYLE

ARCACHON

Images belles et fortes, textes de qualité, informations utiles : « Arcachon Magazine 97 » a tous les atouts pour connaître le succès de l'édition 96

Ce soir samedi, tous les partenaires d'« Arcachon Magazine » seront réunis au Palais des Congrès afin de fêter la sortie de la quatrième édition. L'an dernier, il avait été une vraie réussite. Alors, l'Office de Tourisme d'Arcachon et les éditions toulousaines « Ici et Là » ont décidé de réitérer cette année la publication d'« Arcachon Magazine » présenté aujourd'hui mais mis en vente mardi prochain 25 mars.

Derrière la magnifique couverture où se combinent le doré d'un relief de sable et le bleu marin, s'élève en images somptueuses et textes riches un chant au Bassin, à ses gens, ses visiteurs, ses merveilles naturelles, sa bonté de vivre. Des pages pleines de la poésie des lieux et de ceux qui les habitent, mais aussi des événements de l'année passée, des siècles antérieurs. D'ailleurs, ce numéro annuel est placé dans sa présentation de page 3 sous le signe de la patience, de ce temps perçu plus fortement et plus finement sur les rives arcachonnaises.

Le magazine s'ouvre sur des double-pages tout en photos en hommage aux beautés naturelles de la région, avec

une saisissante perspective de la Dune du Pyla sous la neige. Mais le soleil, couchant ou triomphant, reprend ses droits dans sa danse éternelle et toujours changeante avec l'eau, les branches de pins et les langues de sable. Ensuite, un chapitre dit tout et montre le plus beau de ces « mouvements perpétuels » des dunes et de la mer, cadence à la fois titanique et imperceptible autour de laquelle les hommes organisent leur vie parmi les parcs à huîtres ou les pinèdes.

QUALITÉ

Le designer Philippe Starck, concepteur universellement apprécié de meubles, d'objets et de lieux, habitant épisodique de la région, dit ce que son oeil amoureux de la forme et de beautés retient de celles qu'il voit au bord de cette « mer intérieure » à laquelle il attribue un « mystère, un romantisme » qui ne laisse pas indifférent cet expert en lignes. Au-delà de l'admiration pour l'esthétique des éléments, Starck rend aussi hommage à la qualité des êtres d'ici dont il se plaît à évoquer l'humour et « la belle finesse d'esprit ». Il avoue même s'être inspiré du modèle des cabanes ostréicoles pour concevoir une maison aujourd'hui mondialement distribuée.

S'il est des figures marquantes qui ne pouvaient pas cette année être absentes des pages de ce magazine, ce sont bien celles d'Yves Parlier et de

Raphaël Dinelli, marins qui ont porté héroïquement les voiles arcachonnaises dans les tourmentes du Vendée Globe Challenge. Méthodes de préparation et esprit de défi constituent les portraits de ces deux skippers qui, avec d'autres, prouvent qu'Arcachon est à l'avant-garde de l'aventure marine.

Autres têtes connues dans les pages suivantes : celles des acteurs, réalisateurs, journalistes qui arpentèrent pavés et flots arcachonnais lors du dernier Festival des Mondes Latins. Puis retour à des dimensions plus humbles, ou moins voyantes, dans un panoramique des chasses, pêches, cultures de l'huître, pratiques qui font la vie d'ici et qui étonnent, séduisent, régaleront ceux d'ailleurs.

BONHEURS ET ÉPREUVES

Un chapitre historique rappelle que bonheurs et épreuves ne datent pas d'aujourd'hui. Après des pages souvenirs sur les bains d'antan, le grand naufrage de 1836, dans lequel périrent 72 hommes, est raconté, en textes et en images, de bien belle manière, ce qui n'empêche pas de dire combien les marins arcachonnais ont payé en vie, en douleur et en angoisse l'accès à l'océan. Eaux plus tranquilles que celles de la Leyre dont les secrets sont un peu plus loin pénétrés en leurs reflets si variés.

Mais comme nature et hommes ne sont jamais bien éloignés au bord du Bassin, on navigue ensuite parmi les « trésors d'Arcachon » que recèlent les principaux lieux religieux, églises, temple, synagogue. Avec la mer en inévitable décor de ces hâvres de paix où venaient et viennent se recueillir et quérir aide marins et leurs femmes, d'un pêcheur secourant la Vierge de son bateau, à un St Nicolas sur sa barque et aux ex-voto représentants les navires sauvés des eaux.

Les trente dernières pages du magazine se consacrent à une découverte d'Arcachon et de ses environs plus pratique, avec énumérations des différents sites touristiques, les informations les concernant, les lieux et moyens d'hébergement, de distraction, de restauration. L'utile pour aller droit à l'agréable, toujours bon à savoir, que l'on soit d'ici ou de passage. De bout en bout beau et pragmatique à la fois, cet « Arcachon Magazine » est ni plus

ni moins bien à l'image de la région qu'il illustre.

« Arcachon Magazine ». 30 F. Publié par l'Office du Tourisme d'Arcachon et les Editions « Ici et Là ». En vente à partir du 25 mars dans toutes les maisons de la presse et kiosques.

Illustration(s) :

Un magazine de qualité en vente dès mardi

(Cliché «Sud-Ouest »)

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19970322-SO-0so103976522 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Avec l'avenir sur les épaules

PHILIPPE BAYLE

COMMISSION ESPACE DE LA JEUNESSE

La nouvelle commission issue des élections de décembre,

composée de jeunes et consacrée à leurs problèmes, a commencé ses travaux

Trois filles, six garçons, âgés de 17 à 23 ans, représentent désormais les jeunes Arcachonais dans les instances municipales, au sein de la commission de l'espace de la jeunesse. Six d'entre eux élus le 18 décembre dernier par les 16-25 ans résidant dans la ville, ont ensuite désigné trois associations (la maison municipale des jeunes, les Scouts de France et l'Association interculturelle d'Arcachon) qui, à leur tour, se sont choisies un représentant chacune. A ces neuf adolescents se joignent les trois plus jeunes conseillers municipaux, dont Yves Foulon, délégué à la jeunesse.

Le maire Pierre Lataillade a ouvert la première session de la commission le 5 mars, recommandant à ses membres

« d'agir pour le bien d'Arcachon », rajoutant : « Etant donné votre âge, l'avenir de la ville est sur vos épaules. » Cette première réunion a surtout consisté en la présentation du fonctionnement d'une commune. Car cette commission a le statut d'une commission extramunicipale, c'est-à-dire en partie composée de membres non conseillers municipaux. Cela signifie qu'elle détient les mêmes prérogatives que les commissions chargées de l'équipement, du commerce ou des finances : elle émettra des avis qui aboutiront en délibération au conseil municipal.

PROBLÈMES PONCTUELS

ET « DE FOND »

Emilie Cassot a été élue secrétaire de ce groupe de travail et Yves Foulon, nommé président en sa qualité de conseiller municipal délégué à la jeunesse (il en est ainsi pour toutes commissions oeuvrant dans le cadre des instances municipales). Pour lui, cette solution de commission est plus

opportune que la formule du conseil municipal des jeunes désormais adoptée dans de nombreuses villes : « D'abord, les neuf adolescents sont élus par leurs semblables, au lieu d'être désignés. Ensuite, il nous a paru beaucoup plus efficace de leur donner la possibilité de faire des propositions au conseil municipal plutôt que de leur allouer un budget annuel, souvent réduit. » Ces avis aborderont bien sûr des questions auxquelles les jeunes sont particulièrement sensibles-animations, sport- mais aussi d'autres thèmes : « Des sujets de fond qui préoccupent aujourd'hui les jeunes et toutes les générations : l'emploi, le social, la ville, les transports », précise Yves Foulon qui a invité ses jeunes collègues à traiter d'ici 2001 (fin du mandat de la présente municipalité donc de la commission), des sujets ponctuels comme des projets à long terme. Début des débats, le 20 mars, lors de la prochaine réunion de la commission. Avec le problème des skaters comme première difficulté à résoudre.

Illustration(s) :

Pierre Lataillade et Yves Foulon, délégué à la jeunesse, s'adressent à la jeune commission

(Photo Ph. Bayle)

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19970314-SO-0so103974147 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

SUD OUEST

Sud Ouest
Vendredi, 14 mars 1997, p. 26

PDF de la page disponible 

La colère des femmes

P. V.

Les femmes de marins sont on voit nos hommes sortir, avoue-t-elle. Cette histoire est devenue notre angoisse, notre bête noire, notre psychose. Il faut agir très vite, mais rien ne se fera si tous les gens capables de prendre des décisions se renvoient la balle. Nous dénonçons ceux qui restent les bras croisés et veulent accepter la fatalité. Ils doivent savoir que nous sommes prêtes à tout. S'il le faut, nous organiserons des manifestations pendant l'été, nous bloquerons les touristes. Nous exigeons des réponses claires et rapides. »

Illustration(s) :

Claudie Legoff

(Photo Philippe Bayle)

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19970314-SO-0so103973877 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Sainte-Anne la bienfaitante

PHILIPPE BAYLE

SOURCE DES ABATILLES

Construction d'un nouvel entrepôt, rénovation du parc,

fermeture de l'ancienne source Sainte-Anne au profit d'une autre plus adaptée :

les Abatilles entrent dans une nouvelle époque

Le 6 janvier dernier, le professeur Kang, responsable du service d'hydrogéologie de la faculté de médecine de Bordeaux 2, a rempli une dizaine de bouteilles d'eau à la source Sainte-Anne des Abatilles. Geste on ne peut plus banal et pourtant historique sur la verte colline arcachonnaise : ce furent les dernières gouttes recueillies à cette source qui, quelques minutes plus tard, a été définitivement coupée.

Sainte-Anne s'est éteinte, vive Sainte-Anne 2 ! La source d'origine avait été découverte en 1924 par hasard à l'occasion de recherches pétrolifères. Au lieu d'or noir, apparut au bout des foreuses de l'eau d'une grande pureté qui obtint l'année suivante l'autorisation d'être exploitée, grâce à ses qualités thérapeutiques, et notamment son absence de nitrate, sous le label d'eau minérale naturelle. Désormais, une autre fontaine déverse le même or liquide qu'elle puise à 460 mètres sous terre, au rythme très maîtrisé de 10 mètres cubes par heure, grâce à un forage mieux protégé et plus moderne, effectué il y a trois ans.

L'ouverture de cette seconde source marque l'avènement d'une nouvelle époque pour Sainte-Anne des Abatilles. La meilleure preuve en est un entrepôt actuellement en construction dans la cour de l'entreprise et dont une « première pierre » toute symbolique a été posée par Pierre Lataillade, accompagné de son adjoint Anne Guillot de Suduirot, et guidé par l'équipe dirigeante des lieux, dont le directeur général Claude Pierre. Ce bâtiment de 2 500 mètres carrés, conçu par l'architecte Vacheron, va servir à stocker une bonne partie des 15 millions de bouteilles produites chaque année par la Société des eaux minérales d'Arcachon, filiale de Perrier-Vittel SA. Cette construction sur le site même de la source compense la fermeture du dépôt de La Teste, éloigné de 9 kilomètres, qui demandait trop de navettes, ce qui est incompatible avec la gestion des flux très serrés que mène désormais la société.

ESTHÉTIQUE ET ANIMATIONS

Une des particularités de l'entreprise, c'est d'être implantée en plein cœur d'une zone résidentielle, qui plus est particulièrement belle. D'où, au-delà de son aspect utilitaire, la dimension esthétique apportée à ce nouveau dépôt qui s'inscrit dans la continuité des constructions déjà existantes. En outre, pour mieux intégrer la verdure qui l'entoure, il se terminera par un «

escalier » de jardins suspendus. Dès l'an prochain, c'est le reste du parc, ouvert au public depuis 1993, qui entrera en métamorphose : les courts de tennis supprimés laisseraient la place à des espaces voués à la détente et aux jeux des enfants auxquels devraient se greffer, par exemple, musiciens ou marionnettes. On ne cache pas autour de la source que la volonté de « redonner vie et animation à ce quartier des Abatilles » selon les mots adressés par le maître des lieux, Claude Pierre, au maire d'Arcachon, ainsi que les soucis esthétiques conviennent complètement avec l'image de marque d'une eau minérale.

La pureté des sous-sols arcachonnais connaît d'ailleurs un succès grandissant : l'activité de l'entreprise des Abatilles, qui emploie seize personnes, a été en 1996 en progression de 13 % par rapport à 1995. La source bienfaitante a de plus en plus d'adeptes dans la grande Sud-Ouest, mais aussi à l'étranger, notamment Hong-Kong et l'Australie, où sont exportés 10 % des 15 000 bouteilles qui sortent chaque heure des chaînes d'embouteillage. De même que dans les 2 hectares du parc, l'heure est au changement derrière ces murs où se déroule le conditionnement, notamment avec la conversion prochaine à un nouveau système de fabrication des contenants en PVC. La commercialisation de bouteilles d'un demi-litre, de plus en

plus préférées par les consommateurs à celles d'un litre et demi, est déjà en plein développement.

Jamais avare d'explications et de louanges sur l'or liquide dont il a la

surveillance, le professeur Kang a promis de faire don à la ville d'Arcachon d'une bouteille pleine de ces dernières gouttes recueillies en janvier à la source originelle...

Comme s'il s'agissait de bouteilles de vin qui gagneront du prix en vieillissant ! Changer l'eau en vin, Sainte-Anne serait-elle aussi capable de ce miracle ?

Illustration(s) :

Le maire Pierre Lataillade et Claude Pierre, directeur général (à droite), devant la chaîne de fabrication des bouteilles
(Photo Ph. Bayle)

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19970312-SO-0so103973461 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Des boues dans l'eau

PHILIPPE BAYLE

BIGANOS

Des habitants de Biganos se sont dernièrement inquiétés de la couleur et de l'odeur de l'eau à la sortie du robinet. Explications

Mauvais surprise matinale, le 20 février dernier, pour Gérard et Mady Poudin, habitant le centre de Biganos : alors que madame tire de l'eau dès 8 h 30 pour laver du linge, c'est un liquide couleur de vase, contenant des particules et d'une odeur peu agréable, « identique à l'eau de l'Eyre », qui remplit sa bassine. Les heures suivantes ne produisant pas d'amélioration, ils portent quelques prélèvements à Philippe Pager, un de leur voisin, qui tient un laboratoire d'analyses médicales. Celui-ci, après centrifugation et examen au microscope, constate dans l'eau la présence de boues dont ses moyens ne permettent pas de définir la nature.

Quand Mme et M. Poudin appellent la Lyonnaise des eaux qui se charge du réseau de distribution local, la compagnie explique que ces troubles sont dus aux contrôles qu'effectuent les pompiers sur les bornes d'incendie du secteur. Le lieutenant Michel Tardits, chef du centre de Biganos des soldats du feu, confirme cette explication : « Quand nous procédons, une fois par an, à une vérification des bouches et poteaux d'incendie (150 à Biganos, 88 à Audenge), de même qu'à toute utilisation en cas d'urgence, il se crée une accélération du flux d'eau dans les tuyaux du réseau, ce qui provoque ces troubles. »

Jean-Pierre Barbier, chef de district de la Lyonnaise pour le bassin d'Arcachon et le Médoc, parle de « ramonage » : « La vitesse du liquide dans les réseaux est multipliée par deux ou trois lors de ces manoeuvres.

Cela parce que, en cas de feu, les pompiers ont besoin de délivrer très rapidement beaucoup d'eau pour arroser les flammes. Au lieu des 60 mètres cubes qui coulent habituellement par heure, le débit passe à 80, voire 100 mètres cubes par heure. Ces mouvements décollent les petits dépôts de fer accrochés aux parois des tuyaux. » Ces canalisations, en fonte, sont peu susceptibles de produire ce fer qui proviendrait plutôt des couches géologiques, à 200 mètres sous la surface, où est puisée l'eau. »

L'eau avait retrouvé un aspect normal dans la soirée. Quoi qu'il en soit, rien ne permet de lier ce genre d'incidents au grand nombre de gastro-entérites décelés par les spécialistes de la santé ces derniers mois dans le département.

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19970306-SO-0so103971638 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Les skaters se rebiffent

PHILIPPE BAYLE

PLANCHES A ROULETTES

Avec les vacances, les jeunes « skaters » bravent l'interdit municipal

et investissent trottoirs et marches d'Arcachon. Ce qui dérange piétons et voisins

Il ne faut pas grand chose pour rendre un skater heureux : quelques mètres carrés de béton lisse, deux ou trois marches, éventuellement une planche, une caisse en bois... Besoins modestes mais difficilement conciliables avec la vie d'un centre-ville où circulent des marcheurs, surtout quand ceux-là sont, comme à Arcachon, d'un certain âge.

Se jouerait-il une nouvelle version du sempiternel conflit des générations ? En tout cas, avec les vacances de février, le scénario prend une nouvelle acuité. D'un côté, la quarantaine de pratiquants réguliers de planche à roulette que compte le district. Garçons de 13 à 20 ans, ils aiment à venir évoluer, planche aux pieds, dans des espaces propices à leurs évolutions que sont les environs de la gare, la place Thiers, le parvis de la salle de l'Olympia ou de l'église St Ferdinand. De l'autre, les usagers des rues et trottoirs de la cité dont certains se plaignent de la gêne

occasionnée par les acrobates du bitume. Certains parlent même de danger : au cours de leurs jeux, les « skaters » ne risquent-ils pas de bousculer des passants, ou encore de laisser échapper leurs planches, celle-ci allant alors percuter une personne placée sur sa course ?

PRATIQUE INTERDITE

Entre les deux : responsables publics et police qui se veulent à l'écoute des envies de mouvements des uns et des besoins de calme des autres, mais qui rappellent qu'un arrêté municipal de novembre 1989 interdit la pratique du skate-board sur les voies -de la promenade au boulevard- et places publiques d'Arcachon. Les jeunes planchistes ont rencontré récemment le maire puis Yves Foulon, adjoint chargé de la jeunesse. Leur demande : « nous avons simplement besoin d'un endroit assez grand, un lieu au sol bien lisse sur lequel on pourrait installer des modules (rampe mobile et démontable, en contreplaqué) ou un tremplin » expliquent Fabien, Tony, David, Quentin et autres fous de la planche. « Un espace pas trop loin du centre-ville avec un local pour y ranger nos affaires. ». Un tel lieu existait il y a quelques années sur les Quinconces près de la gare. Mais les

voisins se plaignant du dérangement sonore, paraît-il supérieur à celui des trains, l'expérience a été arrêtée. Une rampe subsiste toujours près du stade Matéo-Petit. En mauvaise état, elle a le défaut, aux yeux des « skaters », d'être trop loin du coeur de la cité.

« La demande de ces jeunes est légitime », reconnaît Yves Foulon. « Ce n'est pas si simple de trouver un endroit proche du centre, correspondant à leur attente, et qui convienne en termes de nuisance sonore et de sécurité ». Pour avancer sur la question, le conseiller municipal propose de mettre le sujet au programme des travaux de la commission « espace de la jeunesse », dont 9 des 12 membres seront des jeunes Arcachonais, qui va siéger pour la première fois fin février. D'ici là, la police, chargée du respect de l'arrêté municipal, continue à intervenir : « Disons plutôt que nous les incitons à faire attention aux gens qui les entourent », affirme-t-on du côté du commissariat. « On ne verbalise pas. Seuls 4 timbres-amendes de 75 F ont été délivrés l'été dernier à des skaters un peu imprudents. Vous savez, on préfère les voir là qu'ailleurs à faire des bêtises autrement plus graves. »

Illustration(s) :

Des figures impressionnantes mais que certains trouvent dangereuses et bruyantes

(Photo Jérôme Baudouin)

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19970212-SO-0so102973217 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Plus rusé que l'hiver

PHILIPPE BAYLE

SÉCURITÉ SUR LES ROUTES

Quelques conseils simples pour garder les pieds

sur terre gelée et les roues sur sol glissant

Quand général Hiver s'abat sur nos routes, mieux vaut faire preuve d'une prudence de Sioux pour éviter une Bérézina aux colonnes automobiles. Cette vigilance commence par l'équipement.

Les assauts du général Hiver se combinent - vieille ruse perfide - avec le retrait du jour, vérifier avant le départ l'état de l'éclairage du véhicule. Autres atouts de visibilité : essuie-glaces, système de désembuage ou lave-glaces méritent attention, tout

comme la batterie, sans laquelle rien ne fonctionne. Il faudra aussi se soucier du liquide antigel et des filtres pour les véhicules à moteur Diesel.

Le pneu miracle n'existant pas, on confiera ses roues à des pneus de type « contact », lamellisés, dont la gomme ne descend pas à une température trop basse par grand froid. L'utilisation de pneus cramponnés est autorisée, pour cet hiver, jusqu'au 30 mars 1997. Les crampons - de 100 à 150 par roue - peuvent dépasser le pneumatique neuf d'une longueur de 1,5 à 1,8 mm.

Jean Bourgoïn, directeur du circuit de Mérignac et dix fois au départ du Rallye de Monte-Carlo, résume ainsi la conduite sur routes d'hiver : « Il

faut imaginer qu'on a un oeuf entre le pied et chaque pédale, appuyer sur les pédales en douceur. »

Freiner trop violemment ne fait que bloquer les roues et donc rompre la liaison véhicule-sol, engendrant un effet de luge. Trop accélérer a pour résultat de faire patiner les roues, que l'on conduise une traction ou une propulsion.

Enfin, pour rester maître de ses chevaux mécaniques, notamment en zones de montagne où nous aimons tant nous rendre au plein coeur de la mauvaise saison, le conducteur abordera une descente en sous-vitesse, par exemple en deuxième au lieu de la troisième habituellement, le moteur du véhicule faisant alors frein.

© 1997 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news:19970104-SO-0so101971023 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

L'homme qui aimait les films

Propos recueillis par PHILIPPE BAYLE

FESTIVAL DU FILM HISTORIQUE DE PESSAC

Son rôle : faire découvrir et aimer les films aux autres, à Pessac ou à Cannes. Mais, dans sa quête d'oeuvres, Pierre-Henri Deleau se heurte de plus en plus au mur de l'argent.

« SUD-OUEST ».- Vous êtes délégué général du Festival de Pessac. Qu'est-ce que cela signifie-t-il concrètement ?

PIERRE-HENRI DELEAU.- Je m'occupe du choix des films projetés. J'occupe une fonction similaire à la Quinzaine des réalisateurs, à Cannes. Mais la spécificité de Pessac, c'est qu'il repose sur des oeuvres de différentes époques et non pas sur des sorties récentes.

S.-O.- Participez-vous à la définition du thème annuel ?

P.H.D.- Oui, mais nous sommes plusieurs à choisir. Nous nous appliquons à prendre un thème qui concerne toutes les époques de l'histoire, et tous les pays, comme l'argent. Les corsaires, par exemple, serait un thème raccroché seulement à une période précise, et à quelques pays. Une programmation de films sur ceux-ci serait monotone, et la réflexion des historiens se trouverait limitée.

S.-O.- Comment faites-vous votre choix d'oeuvres et comment les trouvez-vous ?

P.H.D.- A partir du thème choisi, j'essaie de creuser ma mémoire : je note les idées de films qui me viennent et arrive ainsi à une liste de 150 ou 200 films. Alors, je tente de les localiser, de savoir où sont ces films, les copies qui existent. Il faut dire que c'est de plus en plus difficile de faire ce genre de programmation d'oeuvres du passé.

S.-O.- Pour quelles raisons ?

P.H.D.- Souvent, les gros financiers, comme par exemple les compagnies bancaires ou de distribution d'eau, achètent des catalogues entiers sans savoir ce qu'il y a dedans ! Leur intérêt : disposer de centaines ou de milliers de films pour les diffuser en vidéo ou sur les chaînes de télévision. Ce sont en fait des spéculateurs de copies : un passage à la télévision rapporte, selon le film, la chaîne, l'heure de diffusion, de 300 000 à 4 millions de francs. Une diffusion en salle est loin d'être aussi juteuse ! La création est ainsi confisquée par des gens qui ne pensent qu'en termes de rentabilité : on se trouve confronté à un problème de démocratie intellectuelle qui ne va que croître.

Il y a aussi le problème des héritiers qui bloquent la diffusion des oeuvres, également par intérêt financier mais aussi parce qu'un aspect de l'oeuvre

les choque ou dérange l'image qu'ils voudraient que l'on garde de l'artiste. Que l'héritier touche de l'argent, c'est normal, mais pas qu'il puisse interdire l'accès à une oeuvre.

S.-O.- Où trouvez-vous les films ?

P.H.D.- La moitié des films programmés à Pessac viennent des cinémathèques qui font un gros travail pour que soit encore projeté en salle des oeuvres qui, sinon, n'existeraient plus qu'en vidéo. L'autre moitié est louée aux distributeurs.

S.-O.- Quels films êtes-vous fier d'avoir montré à Pessac ?

P.H.D.- Pour en rester à cette année : « L'argent » de Marcel Lherbier, accompagné par un pianiste formidable, Eric Le Guen. Les gens étaient emballés à la sortie de la séance. Autre fierté de cette année : la présentation d'un Hitchcock inédit en France, « The skin game ». Cela devrait donner l'idée à des distributeurs de l'exploiter prochainement !

S.-O.- Et l'avenir pour le festival de Pessac ?

P.H.D.- Tout va dépendre de l'évolution des législations sur la propriété des films. Pourra-t-on encore disposer de copies à des tarifs raisonnables ? Dès le départ avec le maire Alain Rousset, nous avons fait le choix d'un festival qui reste de dimension modeste. Nous misons sur

la qualité des films, des débats et des extrême- ment désagréable. Comment chaque année si ce n'est par la gens qui y interviennent. Si expliquer que les gens reviennent dimension conviviale et humaine ? l'événement grandit, cela deviendrait

Illustration(s) :

Pierre-Henri Deleau : « tout va dépendre de l'évolution de la législation sur la propriété des films. »

(Photo Jean-Christophe Ravon)

© 1996 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19961126-SO-0so111966595 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Les limites à ne pas franchir

PHILIPPE BAYLE

VOISINAGE Bruit, odeurs, branches d'arbre, les causes de querelle entre voisins ne manquent pas

Recueilli par

En cette saison, les feuilles mortes de l'arbre du voisin qui tombent dans le jardin mitoyen sont prétexte à fâcherie. Alors, à quelle distance de la limite d'une propriété doit être planté un arbre ? Georges Beaulieu, conciliateur de justice à Bordeaux, explique ce que prescrit le Code civil. Cette distance varie en fait selon la taille du végétal : s'il dépasse la hauteur de 2 mètres, il doit s'élever au minimum à 2 mètres de la ligne séparative. D'une hauteur inférieure, il peut être planté jusqu'à 50 centimètres de cette limite.

Georges Beaulieu, souvent confronté dans son expérience à ce genre de litige, rappelle qu'un citoyen a le droit de couper les branches et de ramasser les fruits de l'arbre d'un voisin qui pendent sur son propre terrain. « Quand ces branches poussent au-dessus d'une dépendance, du toit d'un bâtiment, le propriétaire de l'arbre est mis en demeure de les couper. »

Le bruit est un des principaux prétextes de conflit entre voisins... « Quand y a-t-il dommage, dans le cas du bruit ? Par exemple quand on ne peut pas dormir, quand il y a gêne évidente. » Le Code pénal et les

règlements municipaux précisent qu'après 22 heures, aucun bruit ne doit perturber la paix de chacun et de tous. Ce qui ne signifie pas que l'on peut tout se permettre dans la journée ! « Il est une règle d'or : ne pas troubler le voisinage. Si c'est le cas, la police se déplace et établit un procès-verbal constatant la violation du règlement municipal. »

Les citadins se plaignent souvent des bruits émanant d'un bar ou d'une boîte de nuit. « Avec les progrès d'isolation sonore, la gêne est souvent due aux allées et venues dans la rue », constate le conciliateur, poursuivant qu'il est difficile de rendre le patron de ce genre d'établissement responsable des portes de voitures qui claquent quand viennent ou partent ses clients. Il faut juger si le bruit est intempestif ou non.

La nuisance sonore peut prendre toutes sortes de formes. « Une personne se plaignait d'un enfant qui vivait dans l'appartement au-dessus et qui courait souvent la nuit. Dans le HLM, ces pas résonnaient effroyablement et la mère ne se rendait pas compte. Il y avait dérangement nocturne des voisins, donc motif légitime de leur part de se plaindre. »

Le chant d'un coq, parfois prétexte à des procès dignes de Clochemerle, et l'aboïement d'un chien sèment souvent

la zizanie. « La nuisance est prise en compte si les aboiements sont trop fréquents. Le cas du coq n'est pas uniquement réservé à la campagne : je l'ai déjà rencontré dans des quartiers urbains comme Bordeaux-Caudéran. Je conseille alors de s'adresser aux services d'hygiène de la ville. »

Les mêmes services d'hygiène, municipaux ou départementaux, peuvent intervenir dans les cas d'odeurs dérangeantes. Là, plus que dans tout autre domaine, tout est question de bon sens et de gêne évidente pour savoir s'il y a dérangement ou pas.

Il arrive que certains habitants d'immeubles stockent sur leur palier meubles, outils divers. « On n'a pas le droit d'encombrer les parties communes, ne serait-ce que pour des raisons de sécurité. Il appartient alors au propriétaire de l'immeuble d'y faire la police. »

La liste des causes de tension entre voisins est sans fin. Que l'on choisisse d'aller s'expliquer devant la justice ou devant un conciliateur, le principe fondamental de ces relations reste celui de toute vie commune, tel que le rappelle Georges Beaulieu : « La liberté des uns se termine là où commence celle des autres. »

« Le bruit est un des principaux prétextes de conflit entre voisins »

Illustration(s) :

La mitoyenneté est souvent une source de querelles entre voisins

(Photo Michel André)

© 1996 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19961124-SO-0so111966152 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Les fibres de la discorde

PHILIPPE BAYLE

AMIANTE

Vent de fronde à la résidence Village de Madran, où subsistent des gaines à base d'amiante : les habitants exigent de ne pas payer le nécessaire déflocage

Le 18 septembre 1996, le Village de Madran connaît les honneurs de la télévision, plus particulièrement d'« Envoyé spécial ». Mais c'est une gloire dont les gens de Madran se seraient bien passés, la raison de la visite de l'équipe de France 2 étant la présence de gaines à base d'amiante dans la plupart des pavillons de la résidence Pessacaise.

Le Village de Madran » est un ensemble de 197 pavillons bâtis sous la tutelle de Domofrance à partir de 1968. Ces logements sont pour la plupart des HLM, ou bien sont financés par le « 1 % patronal ». Pour les besoins du système de chauffage à air pulsé, on installe alors des tuyauteries recouvertes d'une gaine isotherme de vermiculite. C'est cette substance qui posera problème par la suite : dans sa composition entre l'amiante.

Mais à l'époque, personne n'y songe. On ne voit que l'aspect inesthétique

de ce recouvrement qui se dissout en fine poussière grise. « Ne trouvant pas ça beau et propre, certains d'entre nous ont tout simplement arraché les gaines », témoigne Pierre Hadmar, président de l'association de défense des habitants de la résidence.

En 1995, alors que le problème de l'amiante fait surface partout en France, une locataire alerte Domofrance qui procède à une analyse dont sortira en janvier 96 le taux de 0,9 fibre d'amiante par litre d'air. Cette quantité d'amiante dans l'atmosphère ne présenterait pas de danger grave selon les scientifiques qui estiment le risque à partir de 5 fibres par litre d'air.

LOGEMENTS INVENDABLES

Il n'empêche que Domofrance lance une campagne de déflocage chez ses locataires, exigeant simplement de ceux-ci qu'ils quittent leur appartement huit à dix jours. Cependant, depuis 1995, quarante-six de ceux-ci ont choisi l'accession à la propriété de leur logement... signant les contrats quelques mois avant que le problème d'amiante soit officiellement abordé et analysé. « On a l'impression d'avoir été floués, que Domofrance savait et ne nous a rien

dit. », se plaint Guy Hernandez, résument la colère des autres nouveaux propriétaires. « Si j'avais su qu'il y avait de l'amiante, je restais locataire HLM, je n'achetais pas. Le jour où nous voulons revendre notre logement, avec ça, c'est invendable. »

Autre motif de mécontentement des habitants : alors que Domofrance prend en charge le déflocage chez les locataires, elle demande aux « accédants » à la propriété entre 40 000 et 50 000 francs pour l'opération. Ce que refusent ceux-ci, soutenus par la Confédération nationale du logement (CNL), estimant que ces frais doivent être assumés par Domofrance.

Les « accédants », soutenus par les habitants de Madran, veulent maintenant obtenir l'intervention en leur faveur des pouvoirs publics, notamment de la mairie de Pessac et de la préfecture, espérant un déflocage qui ne leur coûte rien. « Domofrance essaie de se défaire du problème », s'irrite Pierre Hadmar. « Cette société compte onze antennes en Gironde, dont une autre à Pessac. Notre maire comme le préfet peuvent avoir un certain poids sur cette société. »

Illustration(s) :

Mme Hernandez et sa fille, montrant une gaine à base d'amiante : « avec ça, notre logement est invendable »

(Photo Jean-Christophe Ravon)

© 1996 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19961121-SO-0so111965501 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Des images et des sous

PHILIPPE BAYLE

FESTIVAL DU FILM HISTORIQUE

Pour la deuxième année, une oeuvre des jeunes de Saige est à l'affiche du Festival du film historique

Quand l'an dernier, les migrants constituaient le thème du film historique, les organisateurs avaient logiquement fait appel aux habitants de Saige pour illustrer en images ce thème, la population de ce quartier pessacais étant issue des différentes migrations. Jean Baptiste Beis, maître d'oeuvre de cette expérience, a convaincu Françoise Alonso, commissaire général du festival, de recommencer cette année. Alain Rousset, maire, encouragea l'initiative.

Après tout, ces familles enlisées dans les difficultés quotidiennes et à la survie souvent précaire n'auraient-elles pas un avis ou un témoignage dignes d'intérêt à donner sur l'argent, thème de l'édition 1996 ?.

Le choix a été pris de faire appel aux jeunes du quartier pour constituer à la fois les interprètes-interlocuteurs de leurs semblables en même temps que l'équipe de base du filmage. Durant l'été 95, le centre social de Saige, et plus particulièrement Eliane Zaka qui s'y occupe des adolescents, proposa un « noyau dur » de six jeunes auquel une quinzaine d'autres, âgés de 10 à 17 ans, se grefferont

occasionnellement au cours de l'aventure. Guidés dans l'univers vidéo par Jean-Baptiste Beis, encadrés par Fabien Batby, animateur de la ville, et le sociologue Rodolphe Méninger, Vanessa, Roselyne, Benjamin, Sylvain, Francis et Morhad ont d'abord passé une première semaine en juillet 95 à la découverte des techniques vidéo et de ce langage particulier qu'est l'image.

Plusieurs groupes furent formés pour discuter du thème de l'argent et ouvrir des premières voies d'approche tandis que des « vidéo-trottoirs » réalisés dans les rues de Pessac et Bordeaux apprenaient le maniement du matériel, et notamment de la caméra, ainsi que les fondements des techniques de prise de vie.

FICTION ET RÉEL

Une fois passé ce rapide apprentissage, moteur ! Fini le « virtuel » : les jeunes se succèdent derrière et devant la caméra pour réaliser sketches et interviews de leurs concitoyens. Alternance de fiction et de « vrais » reportages qui doit exprimer « comment les jeunes vivent l'argent à Saige », de l'argent de poche reçu des parents aux petits boulots, des échanges aux « business » plus ou moins licites. « On ne s'est pas privé de parler de tous les problèmes, explique Jean Baptiste

Beis. Les sketches ont servi à évoquer ce que l'on ne pouvait pas filmer ou exprimer dans les parties réalistes ».

Ensuite viendront en septembre-octobre des week-ends de montage à l'Atelier d'Expression Audiovisuelle du Haillan, phase de post-production à laquelle les jeunes prendront encore une part déterminante. Une vidéo de 18 millimètres est le fruit de ce travail dans lequel les jeunes ont touché les différents stades de la création audiovisuelle tout en entamant une réflexion sur eux-mêmes, leur milieu et l'argent. « A notre âge, témoigne Roselyne, on entre dans la vie active. L'argent, ça nous concerne de plus en plus ». Et sa copine Roselyne de renchérir : « Maintenant, quand j'ai un peu d'argent, je le garde, j'y fais attention ». Prise de conscience que partagent la plupart des autres vidéastes en herbe. Sylvain, lui, veut conserver les leçons de cette expérience audiovisuelle : « Depuis le film, quand je regarde la télé, je vois tout le boulot qu'il y a à faire, par exemple si c'est bien cadré. » C'est donc aussi vrai pour les média modernes : c'est en forgeant que l'on devient forgeron...

« Saige, argent et vidéo ». Présenté samedi 23 novembre, à 14 heures, dans le cadre du Festival du film historique. Cinéma Jean-Eustache, salle Laurel-et-Hardy. Entrée gratuite.

Illustration(s) :

Vanessa, Roselyne, Benjamin et Sylvain, mêlant décontraction et sérieux, en vrais pros !

(Photo Jean-Christophe Ravon)

© 1996 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19961120-SO-0so111965107 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Penser à froid les étés chauds

PHILIPPE BAYLE

SOCIÉTÉ

Responsables locaux et acteurs de terrain ont fait le bilan des actions « ville, vie, vacances » de prévention de la délinquance d'été

« Mener des actions sur le terrain est souvent moins visible que d'empiler des pierres pour bâtir un édifice. » Pierre Lataillade, parlant là en tant que vice-président du district du Sud-bassin plutôt que maire d'Arcachon, ouvrait ainsi, mardi, la réunion du conseil districtorial de prévention de la délinquance auquel il est délégué. A l'ordre du jour : bilan de « ville, vie vacances » sur les quatre communes du district, nom qui désigne désormais ce que l'on appelle depuis des années opérations « anti-été chaud ».

Les actions sur le terrain constituent dans l'Arcachonais comme dans tout le pays, l'essentiel de cette campagne : au district, mardi soir, les acteurs sociaux exposaient aux élus et aux représentants des principales institutions locales leurs conclusions des mois de présence dans les rues et sur les points sensibles. Présence coordonnée au nom du district par Martine Rullier et, avec une enveloppe de 96 000 F dont 45 de subventions, orientée en plusieurs axes.

Le conseil a d'abord été informé des résultats de l'action de prévention du SIDA et des toxicomanies, menée principalement par le CEID (Comité d'étude et d'information sur la Drogue) et la Croix-Rouge. Sous la férule de M. Spinhirny, des éducateurs spécialisés ont informé le public de ces maux en s'installant sur les plages et des lieux fréquentés comme la jetée Thiers. Tactique maintenant développée de la lutte contre la contamination, des seringues neuves ont été proposées aux consommateurs locaux ou de passage estival.

DANS LES RUES

« Ville, Vie, vacances » a évidemment surtout consisté en des interventions dans les rues : dans le quartier testerin des Miquelots ou dans celui des Grands Chênes à Arcachon, des animateurs tenaient des permanences où le dialogue entamé avec les jeunes en mal de relations ou désœuvrés se prolongeait par des actions d'accompagnement, des soirées, des bivouacs, des chantiers. La Maison Municipale des Jeunes assumait cette tâche en liaison avec l'association bordelaise du Prado, coopération que le conseil districtorial a envisagé de continuer et d'étoffer.

L'été, plus qu'en toute autre saison, SDF et « routards », mais aussi

voyageurs aux maigres budgets convergent vers le Bassin. Cette population, venue souvent d'autres pays européens ou des grandes agglomérations françaises, étaient suivies (autant que possible) par le « Relais Accueil Rue et littoral », installé près de la gare. Le dispositif s'est révélé si nécessaire qu'il va être certainement renforcé et pérennisé, notamment par l'installation probable d'un site d'accueil permanent succédant à la cabane de chantier utilisée cet été par l'éducateur Gérard Mathé. Ce relais, initié l'an dernier, a en outre inspiré plusieurs villes côtières, notamment en Languedoc.

M. Calais, chargé de mission auprès du délégué interministériel à la ville, était d'ailleurs venu de Paris saluer le dynamisme de l'ensemble de la politique menée dans ce secteur en sud-Bassin. Ses avis au conseil districtorial pour l'avenir : développer l'accueil des jeunes sur les campings, source de tension, et améliorer la médiation avec les forces de maintien de l'ordre, partenaires indispensables de toute action de prévention de la délinquance.

Illustration(s) :

Le conseil districtorial de prévention de la délinquance, autour de P. Lataillade et de Martine Rullier, sa coordinatrice, a écouté les travailleurs sociaux engagés sur le terrain

(Photo Ph. Bayle)

© 1996 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19961102-SO-0so111960286 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Câble ou satellite ?

PHILIPPE BAYLE

TÉLÉVISION Comment s'équiper pour recevoir les nouveaux programmes à domicile

Recueilli par

De plus en plus nombreux sont les téléspectateurs insatisfaits des six chaînes accessibles sur le réseau hertzien. A l'envie d'élargir leurs horizons audiovisuels, deux solutions : s'abonner à un réseau câblé ou s'équiper pour capter les chaînes transmises par satellite. Quelle est la meilleure de ces solutions ? Michel Rauzy vend et installe ces deux services, ce qui en fait un conseiller idéal pour choisir entre ces nouvelles formes de télévision.

« Pour ceux qui habitent la campagne ou une ville non dotée d'un réseau câblé, la décision sera évidemment vite prise : ils s'équiperont en satellite. Il faut d'abord savoir, au jour d'aujourd'hui, que nous, distributeurs-installateurs, ne proposons plus d'installations satellite analogique, c'est-à-dire avec transmission par ondes.

« Le spectateur qui s'équipe maintenant a donc le choix entre câble et satellite numérique. L'intérêt de la télévision numérique, qui transmet des codes informatiques au lieu d'ondes hertziennes, réside dans la qualité supérieure des images et des sons, équivalente à celle des images vidéo les plus professionnelles et des

sons laser. A tel point qu'il devient maintenant réellement justifié de coupler la télévision avec une chaîne hi-fi.

« Canal + a pris de l'avance dans ce domaine-là, et est même le seul à proposer de tels programmes français avec son bouquet numérique lancé au printemps dernier. D'autres projets sont annoncés, celui d'AB Production et celui de TPS, alliance des principales chaînes hertziennes, de TF 1 à M 6.

« Pour recevoir les émissions satellite en numérique, il faut comme pour les programmes analogiques une antenne parabolique avec une ou plusieurs têtes, et un démodulateur branché au poste de télévision et qui « décode » en quelque sorte ce qu'émet le satellite. En fait, les postes eux-mêmes restent encore en analogique.

« En plus de l'abonnement mensuel permettant l'accès à son bouquet et qui s'élève à environ 143 francs, location du démodulateur (ou terminal) numérique comprise, Canal propose un forfait de 1 500 francs qui comprend l'achat, l'installation et le réglage de tout le matériel, surtout de la parabole. Cette formule forfaitaire propose une antenne de 50 centimètres qui conviendra à ceux qui trouvent ce genre de matériel gênant dans « le paysage », sur leur toit ou leur balcon.

« Nous les professionnels, nous conseillons à nos clients des paraboles d'au moins 85 centimètres, plus fiable pour la réception, mais aussi plus susceptibles d'être équipées d'une deuxième tête, pour recevoir d'autres satellites. Cette éventualité va intéresser beaucoup de monde cet automne avec la venue du deuxième bouquet français.

« Nous réalisons une installation avec une antenne de 85 centimètres pour environ 1 800 francs. Attention, je vous parle là de produits conseillés par des professionnels et d'un savoir-faire réel : l'antenne est montée, fixée, réglée avec les appareils de mesure adéquats, par des techniciens expérimentés. Je ne vous parle pas des antennes à 600 francs dont vous devrez vous débrouiller.

« La solution du câble n'est envisageable que dans quelques villes de notre région qui sont dotées d'un réseau. Pour Bordeaux, il y a 540 francs de frais de dossier puis un abonnement mensuel de 149 francs, 175 francs si l'on s'abonne à Canal +. Les chiffres sont de cet ordre dans toutes les villes. Dans l'immédiat, les émissions sont en analogique mais dans un avenir plus ou moins proche, les câblo-opérateurs finiront certainement eux aussi par émettre en numérique. Il faudra alors un démodulateur numérique adapté au câble. Celui-ci n'existant pas encore

sur le marché, le coût en est impossible à savoir.

« Nous conseillons à nos clients des paraboles d'au moins 85 cm »

« En fait, si vous vivez dans une zone urbaine câblée, le choix entre câble et satellite se fera selon ce que vous voulez regarder, selon vos envies

d'évolution. Alors que le câble vous pose les limites de ce que propose le réseau local, vous pouvez adjoindre un tas de choses au satellite : avoir plusieurs têtes sur son antenne signifie être orienté vers plusieurs satellites, chacun diffusant un très grand nombre de chaînes du monde entier. Et, ce qui était vrai avec

l'analogique l'est avec le numérique : on peut se caler sur tel ou tel satellite selon sa culture, pour recevoir des émissions dans telle ou telle langue, de son pays d'origine par exemple. En plus de cette multiplicité des offres, rappelons que le satellite a l'avantage pour l'instant d'offrir la qualité des émissions numériques ».

Illustration(s) :

Il est aujourd'hui possible de recevoir une multitude de chaînes

(Ph. Michel André)

© 1996 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19961006-SO-0so110961447 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Un témoignage troublant

PHILIPPE BAYLE

OR NAZI

Un citoyen suisse, en retraite dans le Sud-Ouest, témoigne avoir transporté en 1943 de l'or nazi au siège du gouvernement de Berne

Appelons-le Walter. Car il préfère garder l'anonymat, pour protéger sa quiétude de retraité dans notre région et pouvoir revenir sans problème dans son pays natal : il est indéniable que ce qu'il a à raconter risque fort de déplaire aux autorités helvétiques. Mais Walter n'a pu s'empêcher, après la parution la semaine dernière dans « Sud-Ouest Dimanche » de notre dossier sur l'or nazi, de taire plus longtemps son secret.

Né en 1924, Walter est appelé, à partir de 1942, à remplir ses obligations militaires. Dans une Suisse en permanence sur le pied de guerre pour dissuader les puissances ambitieuses qui l'encerclent et menacent de l'envahir, Walter effectue une période de douze jours en février 1943 dans une unité de transport basée à Listal, près de Bâle, comme chauffeur de poids lourd.

Un soir, alors que toute l'unité est déjà enfermée dans son cantonnement pour la nuit, Walter se voit ordonner de se préparer, en tenue de campagne avec fusil et masque à gaz, à partir dans le quart d'heure.

Il comprend vite l'aspect particulier de cette mission inattendue : seul de son unité, il se retrouve avec deux

autres chauffeurs, qu'il n'a jamais vus, au volant de trois camions avec remorques entourés d'officiers de la police militaire. « C'est la première fois que je voyais ça. On avait choisi des chauffeurs de régiments différents, qui ne se connaissaient pas ». La colonne de véhicules lourds démarre, précédée et suivie de trois véhicules « pleins de hauts gradés » de la police militaire, un officier s'asseyant dans chaque camion à côté du chauffeur.

Quelques dizaines de minutes plus tard, tout le monde arrive à la frontière avec l'Allemagne, au poste de Stein-Am-Rhein. Les policiers font placer les trois camions au bout du pont qui surplombe les eaux rhénanes, liant les deux pays. Alors que d'habitude, les chauffeurs participent au chargement de leur véhicule, ils sont amenés par la PM dans une cantine scolaire où ils se restaurent. Deux heures passent, et les chauffeurs sont ramenés aux camions, maintenant bâchés et tournés vers la Suisse, toujours au bout du pont frontière. « Dès que l'on a démarré, on a senti qu'ils étaient pleins à bloc, qu'il y avait la charge maximale autorisée de 28 tonnes ».

Le gouvernement impliqué

Autre détail inhabituel : dans ce nouveau déplacement, on indique la route aux chauffeurs au fur et à mesure, alors que normalement la destination leur est précisée d'avance.

La colonne, ralentie par les camions lourdement chargés, roule pendant sept heures dans la froideur et parvient à Berne, capitale de la Confédération helvétique. En plein coeur de la nuit, les chauffeurs se voient guider derrière le palais fédéral, imposant bâtiment qui accueille le gouvernement et le Parlement suisses. On les fait pénétrer dans ce lieu par une entrée de service. Après les avoir garés devant une porte, Walter et ses acolytes sont de nouveau écartés de leurs véhicules et conviés à attendre dans un restaurant voisin.

Quand on vient de nouveau les chercher, environ deux heures plus tard, les camions sont vides. Au petit matin, Walter reprend la route de son casernement...

Quelques semaines plus tard, il croise le lieutenant qui était assis à ses côtés durant cette étrange mission. Walter ne manque pas de lui demander la nature de ce transport. L'officier, qui avait refusé tout au long du voyage nocturne de satisfaire la curiosité du soldat intrigué, finit par céder : « Dans ta vie, tu n'as jamais eu autant d'argent dans le dos : c'étaient des lingots d'or, 28 tonnes par véhicule ».

Walter n'a aucune preuve à apporter, si ce n'est son livret militaire prouvant son affectation, ni aucun nom de témoins supplémentaires. Il affirme, avant que les camions soient déchargés, avoir aperçu par une

ouverture de la bâche des caisses frappées des insignes allemands, des caisses d'environ 1 mètre de long sur 40 centimètres de haut.

Si ce témoignage est vrai, et rien ne prouve le contraire, il implique que l'or des nazis n'a pas seulement pris le chemin des coffres des banques. Mais

que le gouvernement helvétique de l'époque est directement impliqué dans ces transferts secrets.

Illustration(s) :

Des caisses d'or envoyées par les nazis auraient rejoint directement le siège du gouvernement fédéral à Berne en 1943, affirme un retraité de la région

(Ph. SIPA)

© 1996 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19960929-SO-0so109967132 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

[« S ud-Ouest Dimanche ».]

Recueilli par PHILIPPE BAYLE

« *S ud-Ouest Dimanche* ». - *Que vous inspire cette levée du secret bancaire et y avez-vous joué un rôle ?*

Serge Klarsfeld. - Je n'ai rien fait du tout par rapport à ces avoirs. Je m'intéresse depuis vingt-cinq ans aux personnes qui ont disparu et d'abord à elles. J'attache plus d'importance à faire revivre une victime qui a été anéantie dans la Shoah qu'à faire revivre des biens. Mais parler des biens peut permettre cette évocation des êtres.

- *Espérez-vous encore la levée de ce secret bancaire ?*

- *Si la Suisse ouvre les portes de ses coffres, c'est à cause de la pression exercée sur elle au niveau international et de ce que cette question peut faire peser sur son image.*

- *Pensez-vous que les Alliés ont fait le nécessaire durant ces dernières décennies ?*

- *Il y a eu un accord en 1946 entre les Alliés et la Suisse selon lequel les premiers ont récupéré une somme largement inférieure à la réalité de l'or déposé. Mais comme les puissances victorieuses avaient besoin de la Suisse pour contracter des emprunts nécessaires à la reconstruction, elles se sont montrées relativement bienveillantes avec ce pays.*

- Selon vous, qui doit récupérer ces avoirs, une fois qu'ils seront recensés ?

- Il est très difficile, sauf dans quelques cas, de remonter aux ayants droit des personnes qui ont déposé de l'argent avant-guerre. Je doute d'ailleurs que l'on retrouve beaucoup de comptes pleins étant donné que les établissements bancaires avaient largement la possibilité de détruire les documents, d'ouvrir les coffres des personnes qui n'avaient pas donné signe de vie depuis longtemps, de vider ce qu'il y avait dedans et de mettre n'importe quoi à la place.

Pour le bien anonyme, collectif, des solutions existent dont celle de confier par exemple les fonds à de grandes organisations juives s'occupant du reclassement des réfugiés, ou de l'indemnisation de juifs en provenance des pays de l'Est et qui n'ont rien eu. Peut-être même l'indemnisation se fera-t-elle par l'intermédiaire d'Israël comme cela a été le cas pour les réparations versées par l'Allemagne.

- Ces fonds, par qui ont-ils été gérés durant ces cinquante années ?

- Par les établissements bancaires eux-mêmes. Si une personne a déposé des biens en 1935 et, qu'en 1942, elle a été déportée avec toute sa famille dans un camp où tous ont disparu, ou que les éventuels survivants ignorent qu'il y avait un compte en Suisse, ce

compte est resté tel quel dans l'établissement bancaire.

Il est évident que le devoir de l'établissement aurait été de rechercher où était le propriétaire, de donner une liste de gens ayant ouvert des comptes avant-guerre au gouvernement suisse qui aurait pu la faire connaître. Mais imaginez si c'est tentant : tant de coffres ou de comptes remplis sur lesquels on peut mettre la main parce qu'il n'y a personne qui s'en soucie !

- A votre connaissance, d'autres pays recèlent-ils des biens ?

- Oui, on évoque l'Argentine, par exemple, et d'autres Etats refuges pour les nazis en fuite. Mais ce n'est pas la peine de regarder si loin ! Restons en France. À Bordeaux même, combien de familles ont laissé des biens en déshérence que l'Etat s'est appropriés ? Il y avait une importante bourgeoisie juive française dans cette ville. Un certain nombre de juifs ont disparu, surtout à la suite de la rafle de janvier 1944. L'argent qui a été pris aux déportés quand ils partaient n'a pas été rendu à leurs ayants droit. Et puis, il y a les sociétés qui ont été saisies.

A Bordeaux, il y a eu comme ailleurs beaucoup de sociétés « aryanisées ». Le produit des ventes de ces sociétés et de leurs stocks, qui l'a encaissé ? Je ne crois pas qu'on l'ait rendu aux ayants droits qui, de toutes façons,

n'étaient même pas là pour pouvoir le toucher ! Disons qu'il y a des tiers spoliateurs qui se sont enrichis. Et l'Etat lui-même s'est enrichi. Quand les biens sont en déshérence, l'Etat les vend à son profit.

Les enfants français des juifs étrangers qui ont été déportés et spoliés n'ont jamais rien touché, alors que l'Allemagne avait versé des

réparations à la France. On leur a dit du côté français que leurs parents étant étrangers, ils n'avaient pas droit à des réparations prévues pour les Français, et du côté allemand, qu'étant français, qu'ils s'adressent au gouvernement français auquel avaient été versées les réparations. Ce qui fait que la catégorie la plus digne d'intérêt après la Libération, les enfants

orphelins, n'a eu droit à rien. Il faut regarder la poutre que l'on a dans l'oeil avant de regarder la paille ou la poutre qu'il pourrait y avoir dans l'oeil des Suisses.

(1) Serge Klarsfeld est avocat et président de l'association des fils et filles de déportés juifs de France

Illustration(s) :

Serge Klarsfeld : « L'Allemagne encerclait la Suisse et elle avait besoin de ce pays pour commercer avec le reste du monde »

(Ph. AFP)

© 1996 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19960922-SO-0so109965267 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Escadrille de rêve

PHILIPPE BAYLE

Tapis rouge à l'aéroport de Mérignac pour accueillir, samedi et dimanche prochains, cinquante stars de l'aviation des années 40 couvertes de gloire et de poudre

Parés pour un décollage vers le ciel de la légende ? Bien accrochés pour un piqué radical sur le passé le plus prestigieux, temps vieux de cinquante ans mais qui vibre encore de l'éternelle jeunesse des héros ? Alors embarquement immédiat pour le 1er Salon des avions de légende, les 14 et 15 à Bordeaux-Mérignac.

Sur le tarmac de l'aéroport girondin vont stationner et rouler les archanges de tôle dont les grognements grassex ont été désormais remplacés dans nos nuages par le sifflement sournois d'étoiles trop filantes pour être honnêtes.

Mais la rencontre avec ces oiseaux qui eurent pour la plupart à en

découdre dans les cieux sombres de la Seconde Guerre mondiale n'intéressera pas seulement les passionnés de choses aériennes ou d'histoire. Le néophyte, simple curieux, trouvera un air familier à ces engins qui ont changé le cours du destin humain : qui ne connaît, au moins de silhouette, le Corsair de Papy Boyington, chef des Têtes brûlées qui ont chassé les Japonais du Pacifique, le B 17, la fameuse forteresse volante qui pilonna de bombes l'Allemagne nazie, ou le Spitfire qui, aux mains de pilotes de moins de 20 ans, sauva Londres en été 1940 ?

Immortels comme leur légende, ces avions voleront. Mais ils se laisseront aussi approcher, observer, disséquer et célébrer par leurs équipages actuels ou anciens. On pourra par exemple aller taquiner les dents de requin du Curtiss P 40 que chevauchèrent les

Tigres volants, mercenaires américains qui combattirent en Chine, ou tâter le ventre jaune du Canadair cracheur d'eau.

L'indispensable baptême de l'air se fera à bord du DC 3 Dakota, légendaire bimoteur né aux débuts des années 30, toujours en service, celui présent à Mérignac ayant été utilisé par la reine d'Angleterre comme Limousine dans un de ses voyages au Canada.

Autres célébrités célestes qui vombriront sur les pistes bordelaises : le P 47, le Mustang ou le Catalina, hydravion au jourd'hui compagnon d'exploits télévisuels de Nicolas Hulot, mais aussi des héros d'autres épopées de l'air, du Fokker du Baron rouge, chevalier ailé de la Première Guerre mondiale, aux jets de l'époque supersonique.

Une vraie escadrille de rêve.

Illustration(s) :

Le Curtiss P 40, mâchoire de squalo mais coeur de tigre... volant bien sûr, n'existe plus qu'en de très rares exemplaires en Europe

(Ph. Xavier Meal)

© 1996 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19960908-SO-0so109961823 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

[UNIVERSITÉ D'ÉTÉ D'HOURTIN (33) La télé numérique en questions Toute la semaine, l'université d'été d'Hourtin se penche sur la cité de demain.]

PHILIPPE BAYLE

UNIVERSITÉ D'ÉTÉ D'HOURTIN (33)

La télé numérique

rique en questions

Toute la semaine, l'université d'été d'Hourtin se penche sur la cité de demain. L'occasion d'évoquer en quoi consiste concrètement cette télévision numérique qui a récemment secoué le PAF. Bataille de chiffres

1 - Quelle est la différence entre télévision numérique et télévision classique ?

Que ce soit par le biais des classiques antennes « griffes » ou par satellite, la télévision était jusqu'à maintenant retransmise par ondes radioélectriques. La transmission numérique ou digitale repose, comme son nom l'indique, sur ces chapelets de 0 et de 1 qui forment le langage informatique. Chaque image, chaque son est traduit en codes chiffrés, qui parviennent au poste de réception via un satellite. Le téléspectateur doit être équipé évidemment d'une antenne parabolique prévue pour le satellite relayant les programmes qui l'intéressent, ainsi que d'un terminal numérique, appelé couramment décodeur, connecté à son poste. Celui-ci convertit les données numériques en signaux « analogiques » (les ondes) que peuvent lire les tubes cathodiques classiques. En effet, le poste de télévision numérique en est

encore au stade expérimental et ne devrait pas être commercialisé avant quelques années.

2 - Quels sont les avantages du numérique ?

Contrairement aux ondes, les chiffres ne se perdent ni ne se déforment en route. Cette fiabilité, fruit de décennies de recherches, est l'avantage essentiel de la transmission numérique en télévision, avantage largement exploité dans tous les modes de communication, tels les réseaux électroniques.

Deuxième avantage : il passe dans un même canal huit fois plus d'images et de sons numériques que d'images analogiques. Cette capacité s'explique par la technique de la compression, dont le nom exprime très bien qu'elle économise de la place en densifiant les données. Cette plus haute densité explique la notion de bouquet numérique : en louant un canal satellite, appelé transpondeur, un diffuseur dispose de la place de huit chaînes au lieu d'une jusqu'à maintenant en mode classique.

Un troisième intérêt, et non des moindres, de la télévision numérique est un effet des deux premiers : la qualité des images et du son, du niveau des enregistrements CD, est nettement supérieure à ce qui est véhiculé par les ondes, même si les postes récepteurs ne sont pas encore

eux-mêmes en mode digital. Sachant cela, on peut comprendre que des stations radio se logent aux côtés de leurs consœurs audiovisuelles dans les bouquets numériques. La multiplication des chaînes musicales s'explique aussi.

3 - Quel équipement est nécessaire pour capter la télévision numérique ?

Il faut d'abord une antenne parabolique, capable de recevoir le satellite ASTRA pour CanalSatellite, le satellite EUTELSAT pour AB Sat et TPS à la fin de l'année. Diamètre minimum conseillé pour la région : 60 à 80 centimètres. Prix : à partir de 600 francs. Si l'on veut s'orienter vers plusieurs satellites, prévoir plusieurs têtes (environ 300 à 500 francs par tête). Une parabole peut servir à la fois pour l'analogique et le numérique, mais il faut une tête spécifique pour chaque mode.

Sinon, on pourra se connecter aux réseaux câblés, qui seront de plus en plus nombreux à offrir les chaînes numériques.

Terminal numérique ou décodeur. Le Médiasat de Canal est en location à 45 francs par mois. Environ 4 000 francs à l'achat (pratique non encore en cours dans les faits), dès l'automne selon les constructeurs actuels : Philips, Thomson, peut-être bientôt Pioneer et Sony. Le Viaccess, conçu par France Télécom, valable pour

accéder dès la rentrée au bouquet AB Sat et probablement valable pour le futur bouquet TPS prévu pour démarrer fin 1996, devrait être en vente dès octobre, autour de 2 000 francs.

Écran télévision : les postes actuels sont utilisables. Pas de récepteurs numériques avant quelques années.

Connexion micro-ordinateur possible avec au minimum un PC 486 comprenant 8 Mo de RAM (moins de 6 000 francs) et un câble de téléchargement (modèle standard DB 25 pour le Médiasat de CanalSatellite : 50 francs environ).

4 - Quels sont les programmes accessibles pour les spectateurs français ?

Il n'y a à présent qu'un seul bouquet numérique français : CanalSatellite, diffusé par Canal + depuis fin avril 1996 via le satellite ASTRA. La plupart des chaînes existaient déjà sur CanalSatellite analogique et sur le câble : Paris Première, Canal J, Canal Jimmy, Eurosport, LCI, Planète, Ciné Cinéma... De nouveaux canaux naissent avec le numérique : Voyage, la Chaîne Météo, Muzzik, leurs appellations étant suffisamment explicites pour en comprendre le contenu.

Un autre bouquet est en cours de montage : AB Sat, proposé par le producteur du même nom de sitcoms et d'émissions pour les jeunes («Hélène et les garçons », « Club Dorothée »). Pour l'instant, quelques Suisses et les abonnés du câble de certaines villes ont un avant-goût, avec moins de dix canaux, de ce bouquet numérique qui devrait atteindre les seize à son lancement. Là aussi, d'après ce qui peut être vu et ce

qui est annoncé, on fait le choix de la politique thématique, c'est-à-dire de la spécialisation : une chaîne pour la chasse et la pêche, une pour les séries à l'eau de rose, une pour les films violents ou érotiques, une pour les films d'action, encore d'autres pour les dessins animés, les informations, la musique (qui aura quatre canaux, du classique au rock)... le tout tournant en cycles de quatre heures, rediffusés plusieurs fois.

TPS, le troisième acteur potentiel de cette guerre des chiffres franco-européenne, promet de démarrer en fin d'année, restant très mystérieux sur ses projets jusqu'à l'automne. Comme AB, on a fait le choix du terminal Viaccess conçu par France Télécom et du satellite EUTELSAT, ce qui signifie que les grandes chaînes hertziennes (de TF 1 à M 6 via le service public) y seront accessibles. Et comme ses deux autres concurrents, le consortium qui réunit ces grandes chaînes hertziennes prétend monter un bouquet aux couleurs et saveurs très variées et, affirme-t-on évidemment, à prix moindre. On demande à voir...

Enfin, il faut savoir que sur ASTRA comme sur EUTELSAT, on peut regarder des chaînes numériques étrangères, qui transitent par le même satellite.

5 - Quelle est la nature des programmes ?

De ces premiers pas de la télévision numérique, que ressort-il ? Une télévision avec peu de « plateaux », avec de nombreuses rediffusions maquillées en « multidiffusions », mais aussi d'une variété telle que tous les goûts semblent pouvoir être contentés dans un avenir proche. La complexité de ces systèmes devrait

être vite maîtrisée avec l'habitude et que ceux que ces labyrinthes effraient sachent que, télécommande en main, la visite en est sérieusement facilitée par les différentes fonctions.

6 - Pourquoi parle-t-on de télévision à la carte ?

L'atout majeur du langage numérique est ce qui l'a fait se répandre à la surface de la Terre : sa souplesse de manipulation. Les stocks de chiffres sont relativement aisés à transporter, couper, remodeler, modifier, améliorer en restant, bien sûr, toujours aussi fiables. Cette souplesse ouvre la voie à la personnalisation des programmes, chacun ayant la possibilité de faire ses choix et de les enrichir d'options : émissions, horaires, langue employée... L'expression télévision à la carte se justifie ainsi pleinement.

Sur CanalSatellite, ce système est appliqué sur les six canaux « kiosque » actuellement existants (Canal en crée au fur et à mesure du succès de l'expérience !). Mais faire son propre menu signifie évidemment en payer chaque partie. On parle alors de « pay per view » de manière barbare : « commander » un film, un documentaire, un clip vidéo équivaut à introduire une carte de crédit dans la fente prévue sur les décodeurs... à moins que l'on fasse « retenir » la note par le diffuseur, par le biais d'une autre carte magnétique, celle qui appartient personnellement au spectateur et qui est son passeport personnel livré par le diffuseur.

La multiplication de l'usage de l'informatique dans notre environnement le prouve : le codage numérique peut être utilisé à beaucoup de tâches. Le canal qui transmet des données de télévision



peut tout aussi bien véhiculer des données concernant un logiciel d'une tout autre nature. On arrive là aux applications futures de la télévision numérique, dont certaines sont déjà en place sur le bouquet CanalSatellite. Moyennant paiement, il est possible sur son propre ordinateur relié au décodeur, de télécharger un fichier, jeu vidéo, cours d'anglais ou de math, programmes informatiques « utilitaires ». Les canaux « C : » (prononcer « C deux points ») et « C : direct » sur CanalSatellite, réservés à ces fonctions, espèrent offrir très rapidement un catalogue de 2 000 titres, accessibles sur micro-ordinateur.

Si l'on précise que la liaison satellitaire peut également se doubler d'une connexion par ligne téléphonique, ce qui permet au spectateur d'entrer en relation

interactive avec le diffuseur, que l'installation de base peut être mariée avec lecteur cédérom, chaîne hi-fi ou magnétoscope, on comprend dès lors que la télévision numérique, au-delà d'une nouvelle génération d'audiovisuel, ouvre les horizons du multimédia dans toutes ses dimensions. La connexion à l'Internet par ce support, déjà possible aux États-Unis, devrait être rapidement effective en France, surtout que les canaux satellitaires offrent un débit beaucoup plus important, à des prix nettement plus avantageux que les lignes téléphoniques, généralement utilisées jusqu'à présent pour rallier le réseau mondial. A ce rythme, les programmes de télévision numérique finiront par n'être que des fichiers parmi des milliards d'autres sur les serveurs de la toile d'araignée électronique. Mais pour en arriver là,

il faudra déjà avoir un peu avancé dans le XXI^e siècle.

7 - Quel est l'avenir de la télévision numérique en France ?

Canal a bien l'intention de garder son avance et de ne pas attendre ses concurrents. En décembre, Disney Channel amènera probablement son considérable appoint au bouquet CanalSatellite. Mais surtout, à partir du 3 septembre, les amateurs de football pourront, pour 50 francs, suivre entièrement un match du championnat de France de leur choix ou, pour 75 francs, tourner sur neuf matches de la même journée (le dixième étant retransmis par avance sur Canal +), dans un vertigineux multiplex. Plus tard, viendra la possibilité de choisir et d'alterner caméras, angles de prise de vue... Ultime magie du numérique : le spectateur deviendra réalisateur.

© 1996 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19960825-SO-0so108964827 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Carnet d'Armagnac

PHILIPPE BAYLE

Le bonheur est dans les prés et les auberges. Mais il n'y a peut-être pas que des vérités bucoliques ou gastronomiques au fin fond de l'Armagnac

« Le bonheur est dans le Gers », porte le T-shirt au sommet de la pile, sur le présentoir. Sous le slogan, un carré à fond jaune barre la poitrine : « C'est pas du cinéma. » Il fallait bien s'en douter mais voici ainsi annoncé ce que l'on redoutait dès l'entrée en terres d'Armagnac : par la grâce d'un film à la mode et d'une campagne de publicité bien sentie, le département, trente-deuxième sur la liste, a cette saison l'ambigu privilège d'être l'objet des désirs des amateurs de terroirs cinématographiques.

Dès le premier arrêt à Valence-sur-Baïse en venant d'Agenais et d'Albret, on guette avec appréhension les colonnes de visiteurs cinéphiles cherchant avidement le bout de paradis émouvant entrevu sur l'écran. Presque en vain.

Certes, on en rencontrera plus tard pare-chocs contre pare-chocs, à l'entrée du village fortifié de Larressingle, ou bien se croisant rétroviseurs rentrés sur les étroits sentiers de goudron qui, sillonnant bosquets, talus, vignes et prés, mènent et ramènent vers une ferme auberge perdue loin des départementales. Mais, de pont pierreux en monticule,

de fond de vallon en terrasse murillée, dans cette avancée par sauts de bastide en bastide qu'est la pénétration en Armagnac, tous confirmeront l'impression de paix conservée sous les larges branchages ou dans l'ombre fraîche des couverts : « Il faudra faire les comptes après. »

Déjà que l'exode a laissé ici peu d'habitants, et souvent âgés, assis à commenter nonchalamment le passage des visiteurs et des voisins au pied d'une arche de pierre, l'Armagnac reste et restera donc encore longtemps livré au règne des fantômes... C'est qu'il y en a tant, ici, et d'assez terribles. Seraient-ce eux qui effraient les chercheurs de « prés à bonheur » ?

Fantômes hurlants de soldats qui se glissaient dans les taillis des vals et se jetaient parmi les flèches sur les murailles parfois inachevées; fantômes tourmentés de gens des bastides molestés, égorgés, brûlés pour une divergence de loyauté et de foi avec leurs conquérants du moment; silhouettes courbées de paysans luttant presque seuls au bout des chemins contre les souffles froids descendus des montagnes puis, la saison suivante, pour arracher quelques gouttes d'eau aux flancs desséchés des reliefs.

Il est vrai que les épais tapis de tournesols qui roulent en vagues dorées sous le vent tiède, les

murailles vertes de maïs nient que ces prés connurent de si rudes heures, de même que façades à colombages fleuries, rideaux de lierres étreignant la pierre usée effacent les traces des massacres et des folies. Ne devraient rester que douceur sous les arcades où l'on trouve toujours à s'asseoir pour boire et manger en regardant les ombres s'étirer sur le sol blanc de la place carrée, que saveurs indescriptibles dans les plats et les conserves qui firent survivre des générations, chaleur euphorisante de l'eau-de-vie aux reflets de bois, tiède quiétude sur les plages sablonneuses des lacs artificiels sortis de terre au pied des collines par la magie des plans d'irrigation des dernières décennies.

Ne devraient rester que d'Artagnan et la bonhomie gasconne, les pots de fleurs sur les façades médiévales et les bonnes tables. Mais il y a ces maudits esprits qui refusent de quitter les décors rustiques, si peu changés depuis les temps de leurs vies agitées. La nuit, on les entend encore parler anglais d'une langue brouillée et trop vive dans la pénombre des venelles de Labastide ou bien, dans un après-midi immobile, rouler les r sous les poutres noueuses de la halle de Montfort.

NOTE : PAGES VACANCES

Illustration(s) :

On erre volontiers dans l'ombre des couverts de Labastide-d'Armagnac, la bien nommée, une des plus belles cités fondée à la fin du XIIIe siècle

© 1996 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19960818-SO-0so108963554 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)

Des Nuits pleines de soleil

PHILIPPE BAYLE

« On n'arrive pas aux Nuits atypiques à 21 heures pour le concert de 22 heures : on y plonge en fin de matinée pour suivre toutes les animations, s'imprégner de l'esprit de curiosité, de tolérance qui règne partout, découvrir durant toute la journée. » Si Patrick Lavaud, directeur artistique du festival langonnais, invite son public potentiel à l'exigence, c'est qu'il sait que le menu de la manifestation est suffisamment varié pour flatter les goûts et intérêts de beaucoup : une affiche internationale de plus de 100 artistes et vingt groupes venus des cinq continents, trois scènes, un village atypique, animés dès 11 heures par des artisans, ateliers de démonstrations, stands de vente et restaurants, débats, stages, expositions...

Les Nuits atypiques sont évidemment d'abord un festival de musiques du monde. Le Brésilien Gilberto Gil est la locomotive d'une programmation aux résonances égyptiennes, burkinabaises, ivoiriennes, malgaches, réunionnaises, bulgares, slovaques, grecques, ouzbekes,

cajuns, basques. Un souffle africain croisera donc un vent d'est dans le parc des Vergers, où la scène est plantée devant une mosquée construite au début du siècle, en souvenir d'un séjour au Maroc, par un ancien propriétaire des lieux qui avait peut-être eu l'intuition de leur future vocation !

Mais l'organisation langonnaise ne veut pas seulement « aligner » les concerts sur des scènes différentes. Un festival réunit musiciens et public dans un même espace-temps et doit donc favoriser la rencontre des uns et des autres : le village atypique se prête à ces rencontres, avec ses multiples lieux de restauration où les langues peuvent se délier autour de plats exotiques. Discussions et échanges sont aussi possibles, dans le cadre plus institué de débats sur « Cultures dominantes, cultures dominées », « Relations culturelles et coopération décentralisée », « Solidarité et développement ».

Ici, quiconque veut s'initier ou approfondir ses connaissances en ces

arts venus d'autres horizons peut, au travers de stages, tâter de la percussion africaine ou brésilienne, du didjerou, un instrument aborigène d'Australie, ou encore apprendre les bases essentielles de danses africaines, orientales ou tsiganes. Les artisans, expositions et ateliers découvertes permettent aussi l'approche d'instruments réellement atypiques sous nos cieux : ney, suffarah, cymbalium, sodina, valiha...

Cette cinquième édition du festival, placée sous le patronage de l'Été girondin et des Chemins d'Aquitaine, révèle combien celui-ci prend de l'ampleur. En tout cas, si vous hésitez entre goûter un plat créole ou tamoul, discuter de l'influence des Tsiganes sur la musique populaire de l'Orient ou déguster les sons de la gaboussi, guitare à trois cordes fabriquée et jouée par les Mayottais de Langa, n'oubliez pas : si ces nuits aussi agitées que colorées ne vous portent pas conseil, elles vous porteront au moins du bonheur.

Illustration(s) :

Gilberto Gil sera sur scène le 2 août

(Ph. C. Blanquart) IL FAUT ENLEVER Pour 1 col : 50m Pour 2 col : 65m Pour 3 col : 80m

© 1996 Sud Ouest ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19960728-SO-0so107966514 - Date d'émission : 2013-05-22

Ce certificat est émis à M. Philippe Bayle à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la liste des articles](#)